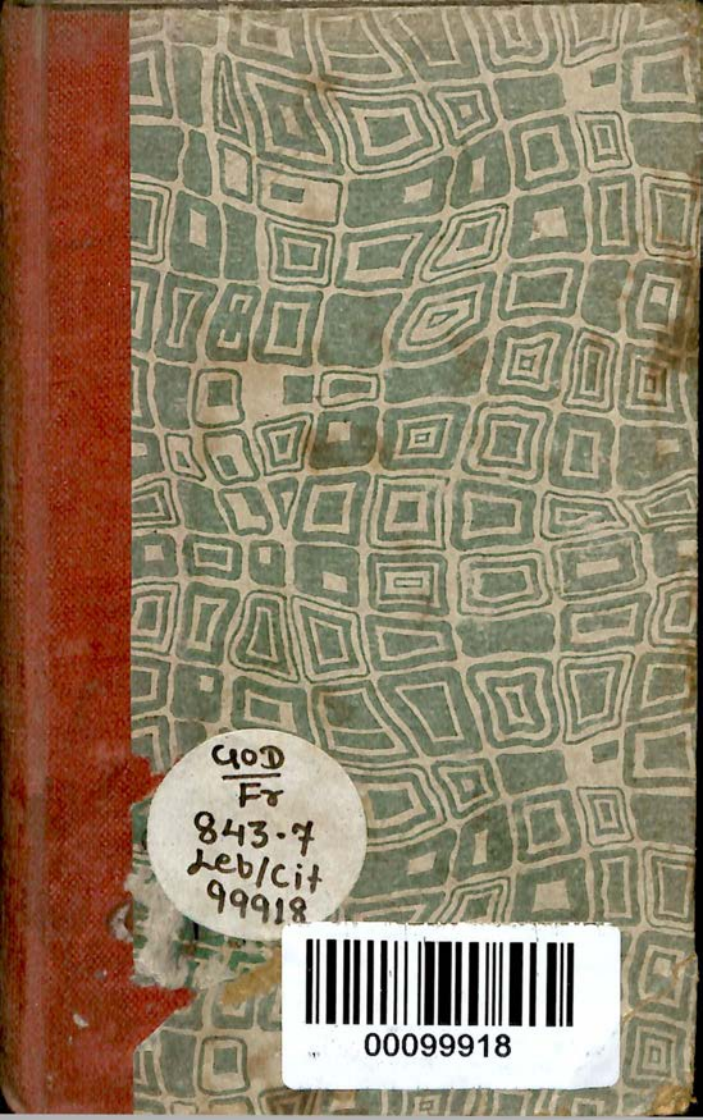
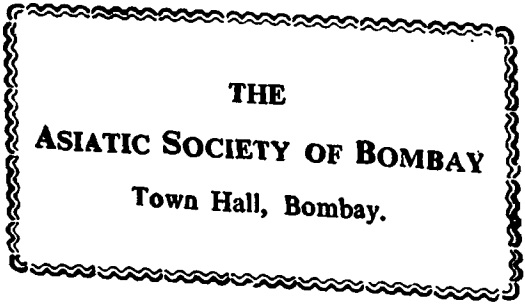

400
Fr
843.7
Leb/Cit
99918

00099918



Digitized with financial assistance from the Government of Maharashtra on 21 October, 2015

LE CITATEUR.

TOME Ier.

Ouvrages de PIGAULT-LEBRUN, qui se trouvent chez le même Libraire.

Une Macédoine, 4 vol. in-12. . . .	9 fr.
Monsieur de Roberville, 4 vol. in-12.	9
L'Homme à Projets, 4 vol. in-12. . .	
La Famille Luceval, 4 vol. in-12. . .	9
Théâtre de Pigault, 6 vol. in-12. . . .	12
Jérôme, 4 vol. in-12.	
Le Citateur, 2 vol. in-12.	5
Monsieur Botte, 4 vol. in-12.	9
Mon Oncle Thomas, 4 vol. in-12. . .	9
La Folie espagnole, 4 vol. in-12. . . .	9
Les Cent-Vingt Jours, 4 vol. in-12. .	9
Les Barons de Felsheim, 4 vol. in-12. .	9
Angélique et Jeanneton, 2 vol. in-12.	5
L'Enfant du Carnaval, 2 vol. in-12. . .	5

LE CITATEUR,

PAR PIGAULT-LEBRUN.

Notre crédulité fait toute leur science.

Troisième Edition.

99918 VOL. I.

TOME PREMIER.

PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

1811.

God
Fr 843.7
Leb/cit
99918

00099918

INTRODUCTION.

Cicéron était pyrrhonien, Lucrèce était athée; tous deux publiaient librement leurs opinions. On chantait sur le théâtre de Rome : *post mortem nihil est, ipsaque mors nihil.* Le gouvernement laissait dire et chanter; et la chanson, et Cicéron, et Lucrèce n'empêchaient pas les augures de vivre de leur métier, ni les bonnes femmes d'aller consulter les poulets sacrés.

Le lord Cherburi, Hobbes, le lord Shaftersbury, Toland, Woolaston, Locke, l'évêque Taylor, le docteur Tindal, Collins, Wols-

ton, Warburton, le lord Bolingbrooke, Chubb, et quelques autres, ont écrit sérieusement ou plaisamment, et toujours ouvertement contre les superstitions de leur pays, et on ne les a point persécutés, parce que les Anglais sont tolérans, ce qui est incontestablement un vice d'hérétiques; mais enfin les Anglais sont comme cela. Ils souffrent qu'on écrive, comme ils trouvent fort bon qu'un curé fasse ses prônes, et que les amateurs aillent l'entendre.

En France, où l'on se pique d'être poli, on persécuta Desperiers, pour un mauvais petit livre intitulé : *Cymbalum mundi*, Théophile fut brûlé en effigie;

non pour avoir fait des vers assez hardis et assez médiocres ; mais parce qu'il était mal avec les jésuites. Desbarreaux et Lamothe-le-Vayer furent désignés au peuple comme des athées, et on sait bien qu'il est louable de tuer un athée : ils ne l'étaient ni l'un ni l'autre. Fontenelle fut persécuté par Letellier, confesseur de Louis XIV, à cause de son *Histoire des Oracles*, et un ministre, M. Dargenson, qui aimait les gens d'esprit, sauva Fontenelle de la fureur jésuitique. Bayle eut autant d'ennemis qu'il y avait de moines et de prêtres catholiques. Heureusement pour lui, il écrivait en Hollande. Barbeyrac

fut persécuté à cause de la belle préface dont il orna sa traduction de Puffendorf. Descartes avait été obligé de s'expatrier.

Il est vrai que mademoiselle Huber, Messier, Boullainvilliers, Dumarsai, Lamétrie, Boulanger, Fréret Mirabaud, Montesquieu, Helvétius, Rousseau, Voltaire, en furent la plupart quittes pour voir brûler leurs œuvres par la main du bourreau, moyen le plus sûr de donner de la réputation à un ouvrage, et d'en multiplier les éditions.

Pourquoi nos petits abbés sont-ils quelquefois si mauvais joueurs? pourquoi persécutent-ils ? J'en trouve deux raisons. La première,

c'est que leurs dogmes, leurs cérémonies, sont chargés de puérilités, d'inepties, et que plus on prête au ridicule, moins on entend la plaisanterie; la seconde, c'est que ces messieurs, ne tenant par aucun lien à la société, forment un Etat dans l'Etat, marchent de concert et sans relâche vers leur but, qui est, disent les méchans, la domination universelle, et il est tout simple qu'ils écrasent, en passant, les hommes qui veulent ralentir leur marche, ou les faire rétrograder.

Quand c'est un homme ferme qui gouverne, il faut bien s'arrêter et attendre; mais aussi quand un confesseur peut s'emparer de

l'autorité, comme on parle haut comme on opprime, le tout à la plus grande gloire de Dieu!

L'auteur du *Système de la nature*, qui ne rit jamais, dit, *tome 2, page* 320 : Alors celui qui attaque les préjugés reçus, qui démasque l'idole qu'on encense, est aussitôt un athée, au mot athée, le superstitieux frissonne, le déiste lui-même s'alarme, le prêtre entre en fureur, la tyrannie prépare ses bûchers, et le vulgaire applaudit au supplice.

Il est assez singulier que le clergé, malgré son union intime en principe et en conduite, ait eu quelquefois de faux frères. Le livre de Rabelais, curé de Meudon, est une satyre sanglante con-

tre le pape et l'église. Il vécut et mourut tranquille : à la vérité, on le regardait comme un fou.

Meslier, curé d'Etrépigny, près Rocroi, laisse trois gros volumes contre la religion qu'il avait enseignée toute sa vie. Il eût été assez difficile de le persécuter de son vivant, parce que ses manuscrits ne parurent qu'après sa mort; mais on pouvait exhumer le cadavre, l'exorciser, le brûler, jeter les cendres au vent, on ne ne le fit pas.

Avant Meslier, M. de Lavardin, évêque de Seez, avait dit et répété publiquement qu'il détestait sa religion ; il protestait que jamais il n'avait consacré le

pain et le vin en disant la messe, qu'il n'avait réellement administré aucun sacrement, ni ordonné aucun prêtre; il riait, en mourant, des scrupules des prêtres qui avaient dit la messe tout de bon, après avoir été ordonnés pour rire; et en effet, ces pauvres gens ne savaient s'ils devaient se faire ordonner de nouveau; les enfans confirmés ne savaient s'ils devaient se faire réadministrer un sacrement qu'on ne peut recevoir qu'une fois; les gens de qualité que sa grandeur avaient unis, ne savaient s'ils vivaient ou non dans l'état de concubinage, et si leurs enfans étaient légitimes ou bâtards : c'était un bruit d'enfer.

Si des laïques eussent causé un scandale pareil, le clergé eût crié que tout était perdu, que la religion était anéantie, si on n'imaginait pas des supplices nouveaux. Ici, il se tut pour l'honneur du corps, et il s'efforça d'étouffer les bruits populaires. Pour écrire, pour parler impunément contre ces messieurs, il faut être de la robe.

Mais pourquoi écrire contre eux? ah! le voici : ils relèvent avec aigreur une plaisanterie jetée au hasard ; ils répondent grossièrement, ils vont jusqu'à l'injure. Je ne me fâche jamais, moi, je plaisante toujours ; mais je plaisan-

terai tant, qu'ils ne pourront répondre à tout.

Allons, mes bons amis, le gant est jeté. Je me fais théologien, car je vais parler de nos dieux ; je me fais compilateur, car je citerai toutes mes autorités ; et des autorités telles, que l'habitué de paroisse le plus versé dans les Ecritures, n'osera attaquer une seule de mes citations.

« Monsieur, il est affreux » d'écrire contre la religion de » son pays. — Mon cher abbé, » ce que je puis faire de plus » louable, c'est d'imiter les pre- » miers chrétiens, toujours pro- » posés comme des modèles. Or

» les premiers chrétiens ont aban-
» donné la religion de leurs pères,
» car sans cela il n'y aurait pas
» eu de christianisme, et je n'ap-
» proche d'eux que de très-loin,
» en m'amusant un peu de vos
» jongleries. Les premiers chré-
» tiens ont écrit contre la religion
» de l'empire et contre celle des
» Juifs, qui étaient bien celles
» de leurs pères. Leurs attaques
» multipliées sont répandues dans
» leurs saints ouvrages, qu'ils ont
» fort bien fait de nous laisser,
» car nous n'aurions qu'une re-
» ligion de tradition, et voyez
» où nous en serions, nous qui ne
» pouvons nous entendre, aidés
» de livres dictés par Dieu même.

» Monsieur l'auteur, vous ne
» savez ce que vous dites. — Mon-
» sieur l'abbé, vous êtes trop
» poli. — Les premiers chrétiens
» ont abandonné sans doute la
» religion de leurs pères; mais
« cette religion ne valait rien. —
» J'en conviens, monsieur l'abbé;
» mais la vôtre ne vaut pas mieux.
» Je vous le prouverai; mais
» vous n'en conviendrez pas. —
» Corbleu! monsieur, si on eût
» brûlé vifs deux ou trois écri-
» vains, vous vous tiendriez tran-
» quille. — Doux abbé, l'Eglise
» abhorre le sang. — Oui, celui
» des fidèles... — C'est fort bien
» expliquer le texte. — Mais les
» incrédules, les philosophes!

» — Hé mon cher ami, quel mal
» ont donc fait ces incrédules et
» ces philosophes ? ont-ils prêché
» les croisades? ont-ils organisé
» la Saint-Barthélemi? Je ne vois
» dans l'histoire aucun exemple
» de meurtres, d'empoisonne-
» mens, de révolutions, causés
» par des incrédules ou des phi-
» losophes. — Ah! vous ne voyez
» pas que des philosophes aient
» fait des révolutions, aveugle
» que vous êtes? Et les horreurs
» de la nôtre n'ont-elles pas été
» préparées, amenées, consom-
» mées par Voltaire, Rousseau,
» Mirabaud et autres de la même
» trempe ? — Il est constant,
» mon cher abbé ; que les *Sep-*

» *tembriseurs* et les gredins de
» ces faubourgs si malheureuse-
» ment célèbres avaient lu et com-
» menté Rousseau et Voltaire.—
» Je ne suis point d'humeur à plai-
» santer, monsieur. Et les me-
» neurs de ces gens-là avaient-ils
» lu, ou non ? — Je n'en sais
» rien, l'abbé ; mais je sais qu'il
» y a des gens disposés, dans
» tous les tems, à s'emparer du
» bien d'autrui, et Voltaire et les
» autres ne conseillent pas cela.
» Je sais bien que ces voleurs
» ont besoin de se faire un parti.
» ils ne courent pas les faubourgs,
» un Voltaire à la main ; mais avec
» de l'argent dans leur poche,
» et ils disent aux ouvriers :

» Que vous êtes bons de tra-
» vailler pour les riches ! doit-il
» y en avoir dans un Etat bien
» gouverné? venez partager avec
» eux ce qu'ils ont; et pour être
» féroces sans remords, allez
« noyer votre conscience dans
» l'eau-de-vie, et soyez prêts à
» telle heure. Voilà, mon cher
» ami, le code des brigands; ce
» n'est pas celui des philosophes.
» — Je ne sais que vous répon-
» dre.... vous êtes un athée —
» Vous êtes charmant! »

LE

CITATEUR. *

CHAPITRE PREMIER.

Dussent tous les abbés nés et à naître se fâcher, il est constant que leur édifice religieux est un habit d'arlequin un assemblage de pièces, dont les nuances disparates choquent l'œil, comme l'ensemble blesse la raison.

La raison ! pardon, si je me suis servi de ce mot ; il faut renoncer à

* Je sais, mon cher Geoffroy, qu'on dit *citer*, *citations*, et que *citateur* n'est pas français; mais je puis, comme vous, avoir mes licences, même celles de la mécbanceté, et j'en vais user un peu.

la chose pour vous croire. Vous conviendrez qu'il est assez drôle qu'il faille, de votre aveu, être imbécille pour être chrétien; mais puisque cela est ainsi, j'humilie ma raison: c'est vous et les vôtres seulement que je veux vous opposer.

Je vous l'ai déjà dit, je ris de tout, et je n'approfondis rien; cela me fatiguerait, et ennuierait le lecteur. Je laisse la profondeur à Fréret, et le galimathias à Saint Thomas, l'ange de l'école. Je vais courir, mon grelot à la main, à travers vos contradictions, vos niaiseries; et en courant et en riant, je tâcherai d'être méthodique.

Vous méprisez les païens, et je vous approuve. Les Catons, les Tite, les Antonin, les Sénèque, n'étaient que des polissons. Les sages de la Grèce, leurs devanciers, ceux de la

Chaldée, de l'Egypte, de l'Inde plus anciens encore, ne valaient pas mieux; aussi sont-ils damnés de votre façon. Voyons cependant quels sont les morceaux de votre habit d'arlequin que vous n'avez pas dédaigné leur dérober. Je crains bien qu'il ne vous reste à-peu-près que la batte, mais du moins vous en servez-vous vigoureusement.

Commençons par Moyse, le type par excellence des religions juive et chrétienne.

Les anciens poëtes font naître le premier Bacchus en Egypte; c'est là que Moyse est né. Bacchus est exposé sur le Nil; Moyse aussi. Bacchus est enlevé sur une montagne d'Arabie, nommée *Nisa*; Moyse séjourne sur une montagne d'Arabie, nommé *Sina*. Une déesse ordonne à Bacchus d'aller détruire une nation barbare;

Moyse reçoit la même mission du Seigneur. Bacchus passe la mer Rouge à pied sec; Moyse aussi. Le fleuve Oronte suspend son cours en faveur de Bacchus; le Jourdain s'arrête, mais en faveur de Josué. Bacchus commande au soleil de s'arrêter, il s'arrête, et Josué opère le même prodige. Deux rayons lumineux sortent de la tête de Bacchus; ils sortent aussi de celle de Moyse, et ce sont ces rayons que les enfans et les cuisinières prennent pour des cornes. Bacchus fait jaillir une fontaine de vin en frappant la terre de son thyrse; Moyse fait jaillir de l'eau d'un rocher en le frappant de sa baguette.

Vous conviendrez, révérends pères en Dieu, que la ressemblance est forte; et vous ne nierez pas, si vous avez lu, que le premier Bacchus ne

soit très-antérieur à Mosyse. Passons à la création.

Avouez, sans vous faire tirer l'oreille, que les six jours de la création sont les six temps des Phéniciens, des Chaldéens, des Indiens, que le premier Zoroastre appelle les six *Gambahars*, si célèbres chez les Perses.

Votre Adam est encore l'Adimo de l'Izourvéidam. Votre paradis terrestre est le jardin d'Eden, à Saana, dans l'Arabie heureuse. Le jardin des Hespérides était gardé par un dragon aîlé; le paradis terrestre est gardé par un chérubin.

Le Dieu des Indiens ayant créé l'homme, il lui donna une drogue qui lui assurait une santé éternelle. L'homme mit la drogue sur son âne; l'âne eut soif, le serpent lui indiqua une fontaine, et pendant que l'âne buvait, le serpent vola la drogue.

C'est aussi un serpent qui tente Eve, un serpent qui parle et qui cause la chute du premier homme.

Vous avez un déluge, et les anciens avaient le leur. Vous avez sauvé Noé et sa famille; ils avaient sauvé Deucalion et Pyrrha.

Abraham sacrifiant son fils, Jephté immolant sa fille, sont des copies d'Idoménée et d'Agamemnon.

Madame Putiphar, amoureuse de Joseph, qui lui résiste, est un réchauffé de Phèdre et d'Hippolyte, de Bellérophon et de Sténobie.

Hercule purge la terre des brigands qui la désolent; il délivre Alceste des enfers; il fait en une nuit cinquante garçons à cinquante vierges, ces prodiges-là valent la peine qu'on en parle. L'Hercule juif, Samson, tue avec une machoire d'âne mille Philistins. Il prend trois cents re-

nards, comme il eût pris des pigeons dans un colombier; il leur met le feu au cul, et les lâche dans les champs des Philistins : c'est petit, c'est pauvre.

Téréras avait un cheveu d'or, et Nisus un cheveu de pourpre, d'où dépendaient leur vie et le salut de l'empire : il était tout simple de mettre la force de Samson dans ses cheveux.

Hercule file aux pieds d'Omphale; Samson a la faiblesse de découvrir son secret à Dalila, et cette fin si conforme prouve assez que le Samson est une plate copie d'Hercule.

Vous avez imité les anciens jusques dans leurs infamies.

Plutarque et Pindare disent tous deux qu'on présensait des femmes au bouc consacré, et les juifs eurent,

sous Jéroboam, des prêtres pour le service des boucs. (Liv. II, *Paralip.* chap. XI, v. 15). Les dames juives ne manquèrent pas de se passionner pour ces animaux; encore de petites Pasiphaë. Le *Lévitique*, ch. XVIII, v. 7, réprime cet emportement, et défend de sacrifier aux velus avec lesquels on a forniqué. Le *Lévitique* permet donc de sacrifier aux autres, ce qui n'est pas du tout conforme à la loi de Moyse. Au chap. XX v. 15 et 16, il ordonne la mort du coupable et de l'animal.

En dépit du *Lévitique*, certains bergers chrétiens des Alpes épousent encore leurs chèvres.

Elie, son char de feu et ses chevaux enflammés, ressemblent fort à Appollon conduisant ses coursiers, auxquels l'aurore aux doigts de rose ouvre les portes de l'Orient. L'image

païenne est plus riante; voilà toute la différence.

« Arrangez-vous avec les juifs » comme vous l'entendrez, me dit » mon abbé en grondant. Je ne tiens » leurs livres qu'autant qu'ils ap- » puient les nôtres. — Mais, mon » cher abbé, les chrétiens et les » juifs ont puisé à la même source. » — Quoi, monsieur ?.... — Oui, » monsieur, et vous avez beau fron- » cer le sourcil, je continue ».

Foë, dieu chinois, est né d'une vierge fécondée par un rayon du soleil; le christ est né d'une vierge fécondée par le Saint-Esprit.

Xaca, Brama, Sammonocodom, se sont incarnés. Vitsnou s'est incarné cinq cents fois; le christ ne s'est incarné qu'une: c'est bien peu, vous en conviendrez.

Vous êtes fiers de votre révéla-

tion, et vous avez raison : c'est quelque chose de bien beau qu'une religion révélée par Dieu même ! C'est dommage que l'Indien ait dit avant vous, que Brama était venu lui révéler le culte qui lui plaisait; que le Scandinave en ait dit autant du redoutable Odin, et le Péruvien, de Manco-Capac.

« L'Indien, le Scandinave et le » Péruvien en ont menti, entendez-» vous, monsieur. Ce n'est pas à des » gens de cette espèce que Dieu daigne se révéler. — Ils en disent autant de vous, monsieur, et je crois » que vous vous rendez mutuellement » justice. Mais, possédez-vous, l'abbé, » vous n'êtes pas au bout ».

Les Perses avaient des Péris, les Grecs deux Démonoï; les Hébreux avaient des Malakin; et nous avons des anges. Chacun de nous, même,

a le sien, chargé de veiller exclusivement sur lui, de l'empêcher de faillir. Malheureusement ces anges perdent leur temps, le diable est plus fin qu'eux. Mais aussi pourquoi aller prendre des anges chez les païens? Daniel et Tobie sont les premiers qui en parlent pendant la captivité en Chaldée, et les savans assurent que Raphaël, Gabriel, Michel, sont des noms chaldéens.

A propos du Diable, savez-vous que Dieu ni le Diable ne vous appartiennent; ce sont le bon et le mauvais principes, admis jadis en Egypte et dans tout l'Orient; ce sont Osiris et Typhon, Orosmade et Arimane.

Non-seulement vous prenez de tous les côtés, mais vous avez la maladresse de gâter tout ce que vous vous appropriez. Chez les Juifs,

comme chez vous, le mauvais principe est plus fort que le bon ; il s'en moque et le turlupine. Dans l'*Ancien Testament*, le bon principe donne un mari à Sara, fille de Raguel : crac, le mauvais principe tord le cou à ce pauvre mari, qui n'est pour rien dans les démêlés de Dieu avec le Diable. Le bon principe, qui n'est pas malin, ne voit pas d'autre moyen de réparer l'espiéglerie brutale de son adversaire, que de donner un second mari à la belle Sara, et le second a le sort du premier. Un troisième, un quatrième, un cinquième, un sixième mari sont étranglés comme les autres : c'était une place meurtrière que cette belle Sara !

Le bon principe était à bout. Mais un ange vint apprendre au jeune Tobie que la fumée du cœur grillé de certain poisson, avait la vertu de

chasser le mauvais principe. Il est assez drôle que cet ange en sût plus que le bon Dieu, ou que si le bon Dieu en savait autant que l'ange, il n'eut pas donné sa recette au second mari de la belle Sara : c'était bien assez d'avoir été attrappé une fois.

Le foie de ce poisson avait aussi la vertu de rendre la vue aux aveugles, et Tobie, qui nous conte très-longuement son histoire, ne nous nomme pas ce poisson-là, ne nous en donne pas la description! Pline, Buffon, Lacépède n'y eussent pas manqué. Ce n'est pas que le cœur soit bien à regretter, depuis long-tems le diable n'étrangle plus personne; mais au moins le foie pour les Quinze-Vingts et pour ceux qui, sans être aveugles, voient tout de travers, comme l'abbé Géoffroy.

Dans le *Nouveau Testament*, le

mauvais principe mène le bon bien plus vertement encore. L'Evangile ne dit pas que Jésus alla de son gré sur la haute montagne d'où l'on découvre tous les royaumes de la terre; il dit positivement que Satan l'y porta: voilà donc le Diable qui emporte le bon Dieu. Vous conviendrez que c'est un peu fort.

Vous savez, ou vous ne savez pas, que Jésus ressuscité est l'Adonis de Phénicie, l'Osiris d'Egypte, l'Atis de Phrygie.

Vous savez, ou vous ne savez pas, que Timée de Locres, beaucoup plus ancien que vos évangiles, parle, dans son *Ame du monde*, du premier verbe, du verbe proféré, et de l'esprit du monde. La Trinité de Timée ne fit pas fortune: on ne trouve pas toujours

des hommes disposés à croire que trois ne font qu'un. Platon, qui rêve creux très-souvent, ressuscita la Trinité de Timée, et l'arrangea à sa manière; c'est de son école que les Juifs d'Alexandrie prirent cette Trinité qu'ils arrangèrent ou dérangèrent encore, et c'est de ces Juifs que vous avez pris la vôtre. J'en suis fâché, mais votre Trinité ne vous appartient pas plus que le reste.

Vos sacremens, dont vous faites tant de cas, à qui vous attribuez tant de vertu, sont encore des lambeaux du paganisme, cousus tant bien que mal à l'habit d'Arlequin.

Les principaux sans doute sont le baptême, qui lave l'enfant nouveau-né du péché qu'il n'a pas commis, et la pénitence, qui récon-

cilie le pécheur avec le bon principe.

Il était assez simple que les hommes qui ne se conduisent que par les sens, parce qu'ils ne peuvent avoir d'autre règle, imaginassent que ce qui lavait le corps lavait aussi l'âme. Il y avait de grandes cuves dans les souterrains des temples d'Egypte, où les pécheurs se plogeaient jusqu'à satiété. Dans les mystères de Mythras, les initiés étaient régénérés par l'immersion. Ce Mythras était aussi une espèce de Christ, un médiateur entre l'homme et Dieu. Les Indiens, de temps immémorial, se sont purifiés dans le Gange.

La confession, assez nouvelle parmi vous, est aussi ancienne que les purifications du Gange. On se confessait dans les mystères d'Isis,

d'Orphée, de Cérès-Eleusine. C'est de là que les Juifs avaient pris leur confession, car ils en usaient ainsi : et si vous en doutez, voyez leur *Mishna*, tomes II et IV, pages 394 et 134.

Vous avez eu vos initiés, à l'exemple de ceux qui pratiquaient ces mystères. Ceux qui chez vous prétendaient à l'initiation, s'appelaient *Catécumènes*; ils étaient initiés par le baptême.

Votre prédestination est le fatalisme des Grecs.

Votre eau-bénite est l'eau lustrale des Romains.

Le Tartare et l'Elysée sont évidemment l'original de votre Enfer et de votre Paradis, car vous savez, ou vous ne savez pas, que Paradis, veut dire *Jardin*. En dérobant la

chose, vous avez la maladresse de conserver les noms. Un filou vole un mouchoir, il se hâte d'en ôter la marque.

Platon divise les ames en trois classes, les pures, les curables, les incurables. Vous avez adopté cette division, et vous avez logé les ames *guérissables* en Purgatoire.

Une superbe institution, par exemple, c'est celle où on invitait les hommes à fuir leur famille, à renoncer aux affections innocentes du cœur, à s'enfermer dans un cloître, à y vivre de pain et de légumes, à passer les jours et les nuits en prières, et à se donner la discipline. Ces pieux cénobites jouissaient d'une considération, d'un respect universel, qu'ils remplissent ou non les obligations qu'ils s'étaient imposées. Il n'y a pas trente ans qu'un

récolet ignorant, crasseux et ivrogne, était un demi-dieu en Artois : il est vrai qu'on est pas mal bête dans ce pays-là.

Hé bien, mon cher abbé, les mortifications, les macérations de nos trapistes et de nos carmélites sont des jeux d'enfans auprès de celles des faquirs indiens. Ils vont nus, se font fesser par les rues pour obtenir la rémission des péchés de leurs compatriotes. Ils se passent, en signe de chasteté, un gros anneau de fer dans le prépuce, et les femmes viennent dévotement le baiser. Je ne crois pas qu'aucun de nos prêtres, très-chastes sans doute, puisqu'ils renoncent au mariage, se soit jamais *infibulé*, et je suis sûr que s'ils se font baiser le prépuce, ce n'est pas en public.

« — Monsieur, monsieur, il n'est

» pas démontré que les anneaux de
» fer de vos faquirs indiens soient
» plus anciens que nos pères du dé-
» sert. — A la bonne heure, mon
» cher abbé ».

Mais nos moines chrétiens et nos faquirs sont d'hier, en comparaison des prêtres de Syrie, des prêtres d'Isis, des prêtres de Dodone, des prêtres de Bellone, des prêtres de Cybèle. Or, savez-vous ce que faisaient ces braves gens-là? ils se fouettaient à certains jours, ils s'estropiaient, ils se hachaient à coups de sabre, ils faisaient ruisseler leur sang sous les verges. Les prêtres de Cybèle allaient plus loin, ils se faisaient eunuques. Vos moines sont en petit les singes de ces prêtres-là.

Les anciens avaient des sibyles, des oracles, des augures; les Juifs avaient des magiciens, des évoca-

tions; les Chrétiens, qui imitent tout, ont voulu avoir des sorciers, espèce crapuleuse qui n'a de crédit que parmi la crapule. Malgré le mépris où ils sont tombés, l'Eglise se donne toujours la peine de les exorciser en masse; mais on ne les brûle plus. Elle serait longue la liste de ceux qu'on a brûlés, et qui n'étaient pas plus sorciers que leurs juges.

Aux sorciers ont succédé les vampires, non au quinzième, ou seizième siècle, mais sous le règne de Louis xv. Ces vampires étaient des morts qui sortaient la nuit de leurs cercueils pour aller sucer le sang des vivans endormis, et qui retournaient ensuite dans leur cimetière. Les vivans maigrissaient, les morts engraissaient; on exhumait le vampire, on lui enfonçait un pieu dans le cœur; il jetait un grand cri, et restait dans sa fosse.

On a sur ces vampires des procès-verbaux très-curieux, et le bénédictin Calmet, qui vivait encore il y a trente ans, a écrit très-curieusement leur histoire. Si vous voulez savoir la vérité, lisez les *Lettres Juives*.

Les vampires passèrent comme les sorciers; mais aux vampires a succédé un animal qui tient une conduite toute opposée à la leur. Il va dans les cimetières, il ouvre les tombeaux, il ronge les os des morts, et en dévorant ces lambeaux pourris, il leur vomit des injures : cet animal s'appelle *le Geoffroi.*

Mon abbé était tout étourdi de voir tomber, l'une après l'autre, les pièces de l'habit d'Arlequin. Il était rouge de colère, parce qu'on se fâche toujours quand on n'a rien de bon à répondre. Il leva la main, et la remit dans sa poche, parce qu'il

vit que je n'étais pas disposé à tendre l'autre joue dans le cas où il toucherait la première. Il fit deux ou trois tours par chambre, se remit un peu, et me dit avec assez de tranquillité.

« Au moins, monsieur, vous conviendrez que la morale de l'évangile » est la plus belle qu'on ait enseignée » aux hommes, et que rien n'est sublime comme la loi qui prescrit le » pardon des injures, et le précepte » qui dit : Ne fais pas aux autres » ce que tu ne voudrais pas qu'on » te fît. »

» Je conviens de cela de tout » mon cœur. J'observe seulement... » — Pas d'observation. — Si fait, » l'abbé, si fait. J'observe qu'un législateur qui viendrait nous dire, » étrangle ton père, empoisonne ta » femme, poignarde ton fils, se ferait » pendre ou mettre à l'hôpital des fous.

» —Je respire. J'ai cru que vous alliez
» encore me trouver la morale de
» l'Evangile dans les anciens. — Pas
» précisément la même, mon cher
» abbé, mais quelque chose de
» mieux. »

Jésus prescrit le pardon des injures; Pythagore avait dit long-tems avant lui : Ne vous vengez de vos ennemis qu'en travaillant à en faire des amis.

Jésus a dit : Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît, et Zoroastre avait dit avant lui : Fais ce que tu veux qu'on te fasse. Quand tu seras en doute si une action est bonne ou mauvaise, abstiens-toi de la faire. Confutzée dit : Oublie les injures, et ne te souviens que des bienfaits. Sammonocodom dit : Ne parlez que de justice, et ne travaillez que pour elle. Sénèque

dit : Voulez-vous avoir Dieu propice, soyez juste; on l'honore assez quand on l'imite.

Je citerais bien aussi quelques passages du Koran; mais je suis chronologiste, et je sais que Mahomet est postérieur à Jésus.

« Que nous laisserez-vous, mon-
» sieur, que nous laisserez-vous ?
» s'écria l'abbé en sautant au pla-
» fond. — L'Eucharistie tout en-
» tière, mon cher Docteur; celle-là
» est bien à vous. Vous êtes en effet
» les seuls qui ayez imaginé que vous
» pouviez manger votre Dieu, que
» vous resserriez l'infini dans votre
» estomac, que vous le digérez, que
» vous le rendez. Cicéron, *de Divi-*
» *natione, lib.* II, dit : Les hommes
» ont épuisé toutes les épouvanta-
» bles démences dont ils sont ca-
» pables; il n'en ont plus qu'un pas à

» faire, c'est de manger le Dieu » qu'ils adorent » ; et la prophétie de Cicéron est beaucoup plus claire que celle de tous les prophètes juifs : il vous était réservé de l'accomplir.

» Mais, monsieur, Jésus a dit : » ceci est mon corps, ceci est mon » sang. Voilà qui est positif, je crois. » — S'il a dit cela, l'abbé ; il n'a pû » le dire qu'emblématiquement ; car » son corps était tout entier quand » il a dit cela. Le pain et le vin n'é- » taient donc pas lui, à moins que » vous ne lui donniez deux natures » humaines, ce à quoi vos devan- » ciers n'ont pas pensé, et ce qui » est le seul moyen de vous tirer » d'affaires. Essayez, docteur, de » cette interprétation-là. Un mira- » cle de plus, un miracle de moins, » qu'importe » ?

Un sage de l'antiquité a dit : Dieu est un cercle dont le centre est par tout, et la circonférence nulle part. Petits ergoteurs chrétiens, quand vous aurez des idées comme celles-là, on vous permettra de parler.

CHAPITRE II.

Nous avons remarqué les pièces de l'habit d'Arlequin que nous avons reconnues, et il y en a beaucoup. Nous avons trouvé les Chaldéens sur un bras, les Egyptiens sur l'autre. Les Phéniciens sur l'estomac, les Indiens sur l'omoplate, les Syriens sur l'os pubis, les Grecs sur une cuisse, les Romains sur une jambe. Voyons maintenant quel usage on a fait de ces larcins innocens : jugeons l'ensemble de l'habit.

Les livres juifs sont incontestablement la base de la religion chrétienne, à ce que dit mon abbé, parce que les prophètes Juifs ont annoncé Jésus, parce que Jésus descend en ligne directe de David, l'homme selon

le cœur de Dieu, malgré ses peccadilles; parce que Jésus naquit juif, et se soumit aux cérémonies juives; et voilà pourquoi nous ne sommes plus juifs, voilà pourquoi nous brûlons les Juifs. Voyons au reste ces livres fameux, et, comme Petit-Jean des *Plaideurs*, commençons par le commencement.

Les raisonneurs observent qu'il n'y a pas de succession dans Dieu; que ce qu'il a voulu dans un temps, il l'a voulu toujours; que vouloir et faire étant pour lui la même chose, le monde est éternel comme lui; mais ces raisonneurs déraisonnent, parce que la *Genèse* prouve que Dieu a été des milliards de siècles dans l'inaction, et qu'enfin il s'avisa de la création, comme un marchand de la rue Saint-Denis propose inopinément une partie de Saint-Cloud ou de Boule-

vart, système qui donne de Dieu une idée bien plus précise que celle des raisonneurs, qui voient tout en grand et en masse, tandit que Moyse nous apprend que Dieu a tout vu en petit, qu'il a fait, qu'il a défait, et que, de son aveu, il n'a rien fait de bon. Les raisonneurs prétendent que si on voulait tourner Dieu en ridicule, on ne le peindrait pas autrement que l'a fait l'auteur de la *Genèse*; mais, encore une fois, les raisonneurs ont tort.

« C'est cependant ce que vous de-
» vriez examiner, me dit un de ces
» messieurs. Le sage discute avant
» de prononcer. — Hélas! mon cher
» monsieur, je ne suis pas un sage:
» n'importe, examinons. »

L'éducation du néant absolu est une invention assez moderne. Le texte hébreux dit *barah*, et un rabin de mes amis m'apprend, car je ne sais pas

l'hébreu, que ce mot signifie *arranger, disposer.* Ce qui me fait croire que mon rabin pourrait bien avoir raison, c'est que dans la version latine, on a traduit *barah* par le mot *formavit*, qui veut bien dire arranger, disposer, et qui suppose la matière éternelle. Dans la traduction française, on a traduit *formavit* par le mot *créa*, ce qui ne veut pas du tout dire la même chose. *Ex nihilo nihil*, dit un vieil adage; mais comme la toute-puissance de Dieu est démontrée il peut avoir tout fait de rien.

La Sorbonne, qui aime beaucoup les détails, dans lesquels elle eût pu se dispenser d'entrer, nous donne de cette puissance l'idée la plus noble, en nous apprenant que Dieu peut faire qu'un bâton n'ait pas deux bouts. (*Histoire de l'Université*, par Duboullay.) « Et moi aussi, dit le

» raisonneur, je peux faire qu'un » bâton n'ait pas deux bouts : je n'ai » qu'à le ployer en cerceau. — Mais » ce ne sera plus un bâton. — Mais » la Sorbonne ne dit pas que le bâ- » ton qui n'aura qu'un bout, ou qui » n'en aura plus, continuera d'être » un bâton. »

Au reste, que Dieu ait créé ou arrangé la matière, voilà notre petit globe lancé dans l'espace. Je dis notre petit globe, parce que Mars, Vénus, Jupiter, Saturne, le Soleil et les étoiles fixes ne furent faits qu'une autre fois. A la vérité, je n'entends pas trop comment ce petit globe se maintient à sa place sans les lois de l'attraction et de la gravitation; mais il n'est pas nécessaire que j'entende cela.

Une autre fois, Dieu fit la lumière. » Il est bien étonnant, dit le rai-

» sonneur, que Dieu, qui pouvait
» faire la lumière, soit resté des
» millions de siècles dans les ténè-
» bres. — Dieu n'avait rien à lire,
» monsieur ».

Quatre jours après avoir fait la lumière, Dieu créa le soleil « Ah ! je
» vous y prends, monsieur, il y a
» ici contradiction, puisque la lu-
» mière émane du soleil. — Pas du
» tout monsieur, il n'y a pas de
» contradiction; M. Mercier ne vous
» a-t-il pas dit que le soleil n'est pas
» lumineux? Qui osera lui contester
» un système dont Dieu lui-même
» est l'auteur. » ?

Dieu fit l'homme à son image. « Ah !
» Dieu est donc corporel, car bien
» certainement un esprit n'a pas de
» formes, et nos corps ne sont pas
» l'image d'un esprit. — L'argument
» est fort, j'en conviens. »

Dieu avait fait l'homme mâle et femelle. La version française ne parle pas de cela; il y a bien d'autres choses que la version française ne dit pas. Dieu avait donc fait l'homme mâle et femelle : or il n'en avait fait qu'un, et il était assez difficile à Adam de se faire des enfans à lui-même. « Qu'en pensez-vous, me dit le rai- » sonneur? — La chose ne me parait » pas possible, à moins qu'Adam n'ait » eu un sexe dans une main, et le » second dans l'autre ».

Mais ce n'est pas dans la main qu'Adam avait ses deux sexes, et Dieu vit que son homme n'était pas bien. Il se ravisa, et trouva bon de lui donner une compagne. Il avait fait Adam de boue et de crachat, et il trouva convenable de lui escamoter une côte pendant son sommeil, *sans dolor*, à la manière des den-

tistes italiens. De cette côte il fit une femme.

Dieu ôta aussi à Adam le sexe féminin, qu'il appliqua à la belle Eve, vous savez où, la Génèse ne dit pas tout cela, parce que cela va sans dire.

Voyez-vous l'aimable vierge, la plus belle des femmes sans doute, parce qu'elle est la seule que Dieu daigna façonner de sa main ? la voyez-vous lever sur Adam son grand œil bleu ou noir, selon votre goût, le baisser subitement, rougir de ce vif incarnat qui ajoute à la beauté, et s'enfuir dans un bosquet, pour donner à Adam l'idée de courir après elle ?

Voyez-vous Adam, beau, musculeux, agile, embrasé par le regard d'Eve ? le voyez-vous voler

sur ses pas? Entendez-vous Dieu leur dire avec bénignité : *Croissez et multipliez?*

» Ma foi, monsieur, dis-je au raisonneur, je trouve le tableau fort » joli. C'est dommage, reprit-il, que » Dieu, qui tient tant à la multiplication, ait imaginé depuis certaine » maladie qui afflige cruellement » ceux qui veulent exécuter le précepte dans toute son étendue. Il » est vrai qu'en indemnité, il nous » a donné du sucre, du café et du » mercure ».

Voilà donc Adam et Eve placés dans un paradis ou jardin, et multipliant du matin au soir, parce qu'ils trouvaient le passe-tems agréable. Du lieu de volupté sortait un fleuve qui arrosait le jardin, et de là se partageait en quatre fleuves; l'un s'appelle le *Phison*, qui tourne

dans le pays d'Evilath, où croît l'or. . . . Le second s'appelle *Gébon*, et il entoure l'Ethiopie. Le troisième est le *Tigre*. Le quatrième est l'*Euphrate*.

On ne connaît plus, je crois, ni le Gébon ni le Phison, mais on sait que l'Euphrate et le Tigre sont éloignés à leur source de plus de soixante lieues. Quel jardin que ce jardin-là!

Et le seigneur mit l'homme dans le jardin de volupté, afin qu'il le cultivât. « Cela vous est bien aisé » à dire, seigneur, ajouta le rai» sonneur; un pareil jardin et une » femme toute neuve! Ma foi, lui » dis-je, je commence à être de vo» tre avis ».

Dieu, qui a toujours une arrrière-pensée, et qui était bien aise que l'homme péchât, avait mis dans le

jardin l'arbre de la science du bien et du mal, et il défendit à Adam d'y toucher.

Adam aurait pu lui dire : Ah! Seigneur, laissez-moi connaître le mal, si vous voulez que je l'évite; et puis, pourquoi mettre ici l'arbre, s'il ne faut pas que j'y touche? « Que » pensez-vous du dilême, me demanda le raisonneur? — Ma foi, » mon cher ami, j'examinais les livres » juifs de bien bonne foi, sans malice, satisfait d'avoir découvert que » nous n'avons presque rien à nous, » nous autres chrétiens; mais vous » me séduisez, vous m'entraînez, je » me fais raisonneur. Raisonnons » donc de concert ».

Adam s'était promis tout bonnement d'obéir; mais le serpent, qui n'était pas organisé comme les serpens d'aujourd'hui puisqu'il parlait,

imagina de tenter notre belle maman ; c'est probablement pour cela que Dieu lui avait donné la parole.

Je ne sais pas comment le serpent persuada Eve, ce qu'il lui dit, ce qu'il lui fit; je présume qu'il piqua sa curiosité : elle était femme.

L'aimable enfant porta sa main timide sur le fruit défendu, elle le cueillit, elle le goûta, elle en présenta à son amant avec ce sourire auquel l'amour ne sait pas résister. Adam s'empoisonna avec elle.

Dieu, qui connaît parfaitement l'avenir, avait prévu tout cela, et il se fâcha comme s'il ne se fût douté de rien, ce qui n'est pas loyal.

Il dit à Adam qu'il mourrait, et Adam ne mourut point. Il lui dit qu'il cultiverait la terre à la sueur de son front; Dieu oublie qu'il lui

a dit la même chose du jardin. Il condamne toute sa postérité, et plus tard il fait dire à Ezéchiel qu'il ne punit pas dans les enfans les iniquités des pères, ce qui n'est pas conséquent.

La jolie, l'ingénue Eve est condamnée, pour avoir été curieuse, à enfanter avec douleur. Pauvre petite!

Bien certainement Dieu la refit, car si elle était faite comme ses arrière-petites-filles, il était difficile qu'elle enfantât aussi voluptueusement qu'elle avait conçu. La Genèse ne dit rien de ce petit changement de conformation, qui méritait bien d'être cité. Depuis la condamnation du premier homme, l'arbre de la science a disparu de la terre. C'est dommage, un peu de ce fruit-là nous eût épargné bien des travaux, et le fruit a disparu avec l'arbre; mais Eve

a laissé à ses filles des pommes plus séduisantes peut-être, et qui nous damnent aussi surement.

Malgré leur disgrâce, Adam et Eve font des enfans, cela console. Ces enfans sont grands, et ils offrent des sacrifices au Dieu qui sciemment a fait faillir leur père : ces enfans-là ne sont pas rancuneux... Ah!... ils n'étaient pas prêtres.

Dieu reçoit sans raisons les offrandes d'Abel, et sans raisons il rejette celles de Caïn : voilà du caprice. Il savait, puisqu'il sait tout, que cette injustice exciterait l'animosité de Caïn, et en effet Caïn tue son frère. Croyez-vous que Dieu ne fut pas un peu l'assassin d'Abel ? Il le crut probablement, car il prit Caïn sous sa protection immédiate ; il déclara que celui qui vengerait la mort d'Abel, serait puni sept fois plus que Caïn,

et il donna un signe au meurtrier, afin qu'on le reconnût. On a interdit des pères de famille bien moins extravagans.

Aussi Saint Augustin, qui n'était pas sot, bien qu'il fût un des pères de l'Eglise, dit : *de Genesi contra manichæos*, qu'on ne peut conserver les trois premiers chapitres de la Bible. Origène, *Philos.* p. 12; convient que si l'on prend à la lettre l'histoire de la création, elle est absurde et contradictoire. Ne voilà-t-il pas que Saint Augustin et Origène sont aussi des raisonneurs.

Le septième homme, après Adam, s'appelait Enoch, et il fut ravi au ciel, quoiqu'il ne valût pas mieux que ses contemporains, dont Dieu commençait à être très-mécontent. La Genèse ne va pas plus loin; mais

Saint Judes, qui aimait les contes bleus, nous assure qu'avant son ascension, Enoch avait écrit un livre. Les arts avaient fait plus de progrès en sept générations, qu'ils n'en firent en sept siècles après la chute de l'empire romain. Quels hommes que ces premiers hommes!

Tertullien, qui ne veut pas être en reste avec Saint Judes, nous apprend, *lib.* 1, *de Cultu Fœminarum*, que le livre d'Enoch fut conservé dans l'arche, et que Enoch, qui n'était plus sur la terre, en fit une copie après le déluge. Quel malheur que ces deux exemplaires soient perdus! quelles lumières ils nous donneraient sur l'enfance du monde!

Nous voilà arrivés à la grande catastrophe. Dieu, qui ne sait trop ce qu'il veut, se repent d'avoir créé l'homme, qu'il avait pourtant fait à

son image; il pouvait, par sa toute-puissance, changer les cœurs des humains; il aime mieux les noyer : cela n'est pas très-paternel.

Il ouvrit les cataractes du ciel, qui n'a pas de cataractes, et il en fit tomber des torrens d'eau pendant quarante jours. Les bonnes femmes remarquent que lorsqu'il pleut le jour de la Saint-Médard, nous en avons pour six semaines; mais cela ne prouve pas que pendant les quarante jours de déluge il tomba sur la terre autre chose que les vapeurs condensées par le soleil, à la hauteur de l'atmosphère. Le volume de ces vapeurs a pu faire déborder la Seine et la Loire, mais n'a rien dû ajouter à l'Océan.

« Alte-là, messieurs les raisonneurs. Ignorez-vous que l'Océan déborda, et couvrit les plus hautes

» montagnes? Si l'Océan s'est pro-
» mené sur les Alpes, sur les Pyré-
» nées, sur les Cordellières, son lit
» était donc à sec; les pauvres hu-
mains n'avaient qu'à le prendre.

Moi, qui ai l'habitude de faire des romans, je viens au secours du romancier juif, et je vous atteste que Dieu créa le volume d'eau qui couvrit le globe, qu'il l'anéantit quand il fut bien certain que tous ses enfans étaient noyés, je vous donne deux miracles pour un.

Ce n'est pas que je ne sache fort bien qu'il est impossible à un dieu raisonnable de faire des miracles. Ce Dieu immuable ne peut déranger l'ordre qu'il a établi, sans être en contradiction avec lui-même; mais ce dieu des Juifs est si drôle! Il faut bien lui passer ses lubies. Revenons.

Dieu jugea à propos d'excepter

huit personnes de la proscription générale, et le chef de cette famille, le bonhomme Noë, avait ses petits défauts, comme ceux que le Seigneur venait de proscrire : c'était un ivrogue, l'Ecriture le dit. Mais la chanson dit aussi que

Toujours un buveur eut le cœur excellent.

C'est peut-être ce qui lui fit trouver grâce devant le Seigneur; le Seigneur ne hait pas le jus de la treille, et son fils faisait profession de l'aimer : nous parlerons du miracle des noces de Cana.

Dieu, si vindicatif, qui manifesta si grandement sa puissance, traite ensuite avec l'homme d'égal à égal. Je mettrai, dit-il, mon arc dans les nuées, et il sera un signe de mon pacte. Quel physicien que ce Dieu-là. Y a-t-il un arc dans les nuées,

lors même que nous le voyons? N'est-il pas l'effet des rayons du soleil sur ces mêmes nuages? Les couleurs sont-elles dans le prisme?

Et quelle plaisanterie, de nous donner le signe de la pluie comme un gage du beau temps!

A la vérité, Dieu n'a plus noyé personne, mais il n'est pas certain que la fantaisie ne le reprenne. Je ne me fie pas trop à l'arc ni au pacte : le Seigneur est sujet à manquer de parole, et je le prouve.

Il dit à Abraham, *Genèse, chapitre* XV : Je vous donnerai tout le pays depuis le fleuve d'Egypte jusqu'à l'Euphrate. Pauvre Abraham! jamais tes enfans n'ont vu les rives fertiles du Nil et de l'Euphrate; que pendant leur esclavage. Ils n'ont jamais eu en propre qu'un petit terrain

pierreux, semé de montagnes stériles. Le fameux fleuve du Jourdain est un ruisseau qu'on passe à pied sec l'été; c'est peut-être en cette saison que Josué le passa. Adieu le miracle.

Je trouve aussi dans *le livre des Juges*, que le Seigneur promet deux fois la victoire aux Israélites qui attaquent les Benjamites, et il arriva, au contraire, qu'à la première affaire, les Israélites perdirent vingt-deux mille hommes, et dix-huit mille à la seconde. Si ce Dieu-là n'est pas méchant, il est impuissant; s'il n'est pas impuissant, il n'est pas loyal, il faut choisir.

A peine les hommes ont-ils échappé au déluge, qu'ils recommencent leurs fredaines. Les habitans de Sodôme éludent le précepte *croissez et multipliez*, et le Seigneur juge

à-propos de brûler la ville. Il envoya deux anges chanter à Loth.

Allez-vous-en, sainte famille, etc., etc, etc.

Les Sodomistes veulent violer les deux anges, qui étaient sans doute de très-beaux garçons. Loth leur offre poliment ses deux filles, dont les Sodomistes ne veulent pas, et le Seigneur se hâte, pour sauver la pudicité de ses anges, de mettre le feu à la ville, et Loth se hâte de faire son paquet, et il part avec son épouse et ses deux demoiselles.

Il est assez naturel qu'une femme se retourne pour voir une ville en feu; c'est un spectacle qu'on n'a pas tous les jours. Le Seigneur, qui ne veut pas qu'on se retourne, change madame Loth en statue de sel. De tous les miracles du Seigneur, celui-ci est le mieux constaté; des témoi-

gnages respectables l'attestent. Flavien Joseph, *Antiq. liv.* 1, *chap.* 2, certifie qu'il a vu cette statue, et que c'était bien la même. Saint Justin et Saint Irénée parlent de ce prodige comme d'une chose existante de leur temps, et Saint Irénée ajoute : La femme de Loth resta dans le pays de Sodome, non plus en chair corruptible, mais en statue de sel permanente, et montrant par ses parties naturelles les effets ordinaires. Doutez après cela.

Le bonhomme Loth se consola de la métamorphose de sa femme en couchant avec ses deux filles ; Jacob coucha avec les deux sœurs ; Juda, plus déhonté, ravit les faveurs de Thamar sa bru, sur une grande route, et c'étaient de grands patriarches, des hommes selon Dieu, que ces patriarches-là.

Le fils du roi de Sichem se conglutine avec Dina, fille de Jacob; et il va à son père, et il lui dit : Donnez-moi cette fille pour femme.

Le roi de Sichem, enchanté d'unir l'héritier du trône à la fille d'un berger, se hâte de conclure le mariage. Il comble de richesses mademoiselle Dina et son père, il reçoit messieurs ses frères dans sa ville, et pour leur prouver le cas particulier qu'il fait d'eux, il se fait circoncire, lui; le jeune prince et tout son peuple. Il est difficile de se mieux conduire.

Comment les fils du berger répondent-ils à ces caresses? Ils attendent que la fièvre de suppuration s'établisse; Siméon et Lévi courent les rues, le poignard à la main; ils égorgent le roi, son fils leur beau-frère, et tous les habitans. Il est assez inoroyable que deux hommes égorgent

tous les habitans d'une ville; mais le fait est vrai, puisqu'il est dans la *Genèse*, et Lévi et Siméon étaient encore des hommes selon Dieu, puisqu'il en fit des chefs de tribus.

Cependant Dieu se fâcha contre son peuple, et je ne vois pas trop pourquoi, puisque les actions des patriarches ou des bergers étaient selon lui, et qu'il n'était pas aisé aux autres d'aller au-delà de l'inceste, de la trahison et du meurtre; mais enfin il se fâcha, et il en est bien le maître. Désolé, tourmenté, outré de ne pouvoir rendre sa créature telle qu'il la desire, il endurcit le cœur de Pharaon, dit l'*Exode*, et alors, ajoute un casuiste, Pharaon put pécher en sûreté de conscience.

Pharaon ayant donné dans le piége que lui avait tendu le Seigneur, réduisit les Israélites en ser-

vitude, et c'est ce que voulait le Seigneur ; mais bientôt il voulut autre chose, et il punit d'une manière assez extraordinaire le peuple de Pharaon, qui n'était pas cause que Dieu eût endurci le cœur du roi.

D'abord il changea toutes les eaux en sang ; ce qui fit, dit ingénuement l'*Exodē*, que tout le poisson mourut.

Ensuite il remplit l'Egypte de grenouilles : c'était sans doute pour remplacer le poisson ; et voilà pourquoi il est permis de manger des grenouilles en carême.

Après cela, il envoya des insectes très-importuns qui faisaient des plaies aux hommes. La race n'en est par encore éteinte : Dieu nous a laissé le *Geoffroi*.

Après cela vint la peste, qui tua tous les animaux, lesquels n'avaient pas de torts envers les Israélites ; et

puis des ulcères et des pustules aux hommes, et puis la grêle, et puis des sauterelles, et puis les ténèbres. Enfin l'ange exterminateur extermina, dans une nuit, tous les nouveaux-nés d'Egypte : mais comme l'ange pouvait prendre Pierre pour Paul, Dieu avait recommandé aux Israélites de marquer leur porte avec un peu de rouge.

Comme le peuple chéri ne pouvait convenablement s'enfuir de l'Egypte les mains vides, Dieu lui ordonne de voler les Egyptiens, *Exode :* et dans le *Décalogue*, il leur défend le vol. Bon Dieu ! comment voulez-vous que je vous serve, si vous ne savez comment vous voulez être servi ?

Pharaon poursuit les Israélites avec toute sa cavalerie, quoiqu'il ne restât plus d'animaux en Egypte ; et Dieu,

qui protége les voleurs, ouvre la mer rouge devant son peuple, et la referme sur les Egyptiens, afin d'en finir tout d'un coup: Que de miracles pour l'établissement d'une religion qui ne devait plus rien valoir un jour!

Mais ne voilà-t-il pas que le peuple chéri, dont Dieu croyait avoir gagné les cœurs, par cette suite de miracles, adore bêtement un veau d'or, que son souverain pontife, le propre frère de Moyse, avait jeté en moule dans une nuit.

Oh! Dieu se mit tout de bon en colère, et il eut raison cette fois. Moyse, pour arranger l'affaire, fit égorger vingt-trois mille juifs, et il n'en coûta pas un cheveu à son frère, qui avait fait l'idole, parce que la personne des prêtres est sacrée.

Dieu s'appaisa. C'est quelque chose que le sang de vingt-trois mille hommes : mais il avait dit qu'il hait les peuples idolâtres, et qu'on doit les exterminer. Il est vrai qu'ailleurs Moyse défend, de sa part, de maudire les dieux des nations; et il est assez drôle que Moyse et son Dieu, qui se parlent tous les jours, ne s'accordent pas davantage.

Quoi qu'il en soit, Dieu hait les idolâtres, et un israélite s'avisa de coucher avec une madianite : autre colère du Père éternel; et pour l'appaiser, on massacre vingt-quatre mille hommes qui n'avaient couché avec personne, et le Seigneur trouve cela fort bon.

Le Seigneur veut qu'on parle correctement sa langue, et il avait de l'humeur de ce qu'un grand nombre d'entre les Juifs prononçaient *scibo-*

let, au lieu de *Schibolet*. On en tua vingt-quatre mille, pour apprendre aux autres à parler hébreu. C'est faire la justice à la manière du roi de Maroc.

A ces petites fantaisies près, le Seigneur aimait vraiement son peuple; et lorsqu'il était de bonne humeur, il faisait, en sa faveur, des miracles, mais des miracles!

Il permet que Josué arrête le soleil, qui est fixe; et cela, pour exterminer une peuplade qui ne lui avait rien fait de mal; mais qui était idolâtre; et je vous ai dit que Dieu déteste l'idolâtrie.

Une autre fois, c'est la lune que Josué arrêta sur Aïlon, pour avoir le temps d'achever une malheureuse troupe d'Amorrhèens, déjà écrasée par une pluie de pierres; car vous

saurez que semblable aux Dieux d'Homère, le Dieu des Juifs combat pour son peuple, en personne.

Il est constant qu'il y a là miracle, car nous savons que la lune marche; il est constant que la terre s'arrêta aussi, sans quoi on eût vu la lumière du soleil, qui eût rendu celle de la lune inutile. Voilà deux miracles pour un. Le Seigneur gagne en prodiges ce qu'il perd en connaissances astronomiques. Il est assez singulier que le Seigneur ne connaisse rien à la marche des globes, qu'il fait marcher.

Après cela, le Seigneur fait tomber les murs de Jéricho au son des trompettes; après cela, il fait fuir les Madianites au bruit des pots cassés; après cela, il se repose un peu, car le seigneur a besoin de repos comme nous, qui sommes faits

à son image ; et nous ne nous reposons le dimanche, que parce qu'il se reposa après avoir travaillé six jours à la création, dont il fut toujours si mécontent. Sans doute il n'avait pu faire mieux.

Dieu, en se reposant, ne perdait pas de vue son peuple ; il inspirait, quand il n'agissait pas. Sisara, général d'un roi chananéen, fuyait et cherchait un asile. Une femme se présente à lui ; c'était Jahel, que le Seigneur poussait. Elle lui offre une retraite et du lait, au lieu d'eau que demandait le général. Le malheureux fuyard croit avoir trouvé, dans Jahel, cette compassion si naturelle aux femmes ; il se livre à la sécurité, il s'endort ; et pan, l'aimable Jahel lui enfonce un grand clou dans la tête, et le Seigneur trouve le tour plaisant.

Un autre général assiégeait Béthulie, et serrait la ville de près. Une très-jolie veuve, Judith, se pare de ses plus beaux ornemens; elle sort de la ville, elle s'avance, elle passe les postes avancés, elle traverse l'armée ennemie sans que personne la regarde, l'interroge, la conduise; elle arrive à la tente du général. Holopherne est enchanté, comme de raison, des charmes de la belle veuve; il lui propose tout bonnement de coucher avec lui. La belle veuve accepte de même. Le général s'en donne en soldat affamé: fait à l'image de Dieu, il a besoin de se reposer comme lui; il s'endort: crac, la belle veuve lui coupe la tête; et, comme il n'y a plus d'armée quand le général est mort, la ville est délivrée.

Vous croyez peut-être que le peu-

ple chéri se souvient des petites corrections paternelles que le Seigneur lui avait administrées pour avoir oublié les miracles d'Egypte, et avoir sacrifié au veau d'or; vous croyez que ces derniers miracles, et deux généraux tués par des femmes honnêtes, que Dieu conduisait évidemment, attachent de plus près les Juifs à la loi de Moyse? Pas du tout; ces drôles-là adorent, pendant quarante ans, le Dieu Moloch et le Dieu Rempha, ainsi que nous l'apprend Jérémie, *ch. VII v.* 22. *Amos, ch. V, v.* 26.

Ils ne s'en tinrent pas là. Ils immolèrent des enfans à ce dieu Moloch. C'est dans un trou, nommé *Topheth*, près de Jérusalêm, que se faisaient ces sacrifices. On faisait rougir, à un grand feu, une vilaine statue de suivre, dans laquelle on jetait ces

pauvres petits. Les Juifs modernes nient cela ; mais je tiens mon Jérémie, *chap. VII*, et je transcris le passage.

Ædificaverunt excelsa Topheth, quæ est in valle filiorum Hennon, ut incenderent filios et filias suas igni. Ils ont édifié des hauteurs dans Topheth, qui est dans la vallée des enfans d'Hennon, pour y brûler leurs fils et leurs filles par le feu.

Le Seigneur, qui avait essayé d'un déluge, des proscriptions, des malédictions, pour ramener ces coquins-là, le Seigneur était à bout. Il permit que le peuple chéri, avec qui il avait fait un pacte, à qui il avait solennellement promis les dépouilles des nations, fût réduit sept fois en servitude dans sa mauvaise terre promise. Il permit que deux tribus fussent, pendant soixante-dix ans,

esclaves des Babyloniens ; il permit que Salmanazar enlevât les dix autres tribus, et les fit disparaître de la face de l'univers ; il permit qu'après le sac de Jérusalem, les Romains les vendissent au marché, comme des bêtes de somme ; il permet que ce qui en reste soit dispersé par toute la terre. A la vérité, les Juifs se consolent en nous escroquant tant qu'ils peuvent, et en attendant le sceptre du monde et leur Messie.

Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.

CHAPITRE III.

Malgré ses fréquens accès de colère, ses fantaisies, ses petites injustices, le Seigneur avait toujours parmi son peuple des hommes d'élite, des enfans gâtés, sur qui il aimait à reposer ses affections.

C'est ainsi que, pendant un jour ou deux, il chérit Adam, avec lequel nous le voyons, dans tous les tableaux d'Eglise, se promener familièrement en belle robe de chambre bleue.

Après Adam, le Seigneur aima Noë, le patron des buveurs.

A Noë succéda dans ses affections Abraham, bien qu'il fût idolâtre, et que le Seigneur détestât l'idolâtrie. Sans doute cet idolâtre était

plein de vertu, puisque Dieu en a fait la tige des patriarches : il fut vertueux à-peu-près comme ses descendans, dont je viens de vous citer quelques traits.

D'abord Abraham quitte les bords fleuris de l'Euphrate, pour aller dans le malheureux pays de Sichem, en Palestine ; il fait plus de cent lieues, il traverse des déserts sans qu'on sache pourquoi Dieu voulait, dit-on, lui faire voir la terre promise à ses descendans. Quelle terre, devait dire Abraham, et quel cadeau, mon Dieu !

A peine est-il arrivé dans ce pays de Sichem où Dieu l'a conduit, que la famine l'en chasse : le Seigneur a toujours quelque niche à faire à ses amis. Or, comme le Seigneur n'avait pas encore inventé la manne, Abraham va en Egypte pour avoir

du pain, et il n'y a guères que deux cents lieues de Sichem à Memphis ; mais Abraham était encore ingambe, il n'avait que cent quarante ans.

Il menait avec lui sa femme Sara, petite brune très-séduisante, et qui n'avait alors que soixante-cinq ans. Le doigt du Seigneur se montre partout : Abraham résolut de tirer parti des charmes de sa femme. Feignez, lui dit-il, que vous êtes ma sœur, afin qu'on me fasse du bien à cause de vous. Parmi les nombreux enfans attribués à Abraham, il est incontestable que le conseiller Bonneau descend de lui en ligne droite.

Le roi devint amoureux fou de la jeune Sara, et sa majesté, quoi qu'on en dise, en usa probablement selon son bon plaisir, car elle donna au frère beaucoup de brebis, de bœufs, d'ânesses, de chameaux, de servi-

teurs et de servantes, et Sara est évidemment la patrone de toutes les femmes faciles, nées et à naître, qui ont eu et auront des maris complaisans.

Le Seigneur, enchanté de ce qui s'était passé, voulut contracter avec Abraham une alliance toute particulière, et en signe d'icelle, il lui ordonna de se couper le prépuce. Le Seigneur a des idées originales.

Sara, reconnaissante de l'agrément que son mari lui avait procuré à la cour d'Egypte, lui glissa un jour sous sa couverture sa jolie servante Agar, et l'homme de Dieu trouva que la variété a son petit mérite.

Bientôt Agar fut impertinente, selon l'usage des servantes honorées des caresses du maître, Sara la châtia

d'une vigoureuse manière, ce qui n'empêcha point Agar de donner le jour à Ismaël, dont les descendans donnèrent bien du tintouin à l'Eglise.

Le Seigneur, craignant que si Agar donnait un second fils à Abraham, il n'y eût plus d'Eglise du tout, jugea à propos de lui en faire faire un du chef de Sara, et la petite espiègle n'avait guère que quatre-vingt-dix-ans, et son cher époux cent soixante, lorsque Dieu leur annonça la naissance d'Isaac.

Sara et Abraham ne purent s'empêcher de rire de la promesse du Seigneur, quoique les commentateurs nous assurent qu'il n'y avait pas là le mot pour rire, parce que les années de ce temps-là étaient plus courtes que celles d'aujourd'hui; mais les commentateurs ne savent ce

qu'ils disent; car de quoi Sara et Abraham auraient-ils ri, si la promesse du Seigneur eût été naturelle?

Abraham, qui s'était bien trouvé de ses premiers voyages, se remit en route avec sa petite Sara, toujours jeune et jolie, et grosse avec cela. Il arriva dans le désert de Cadès, le moins habitable des déserts. Il y avait pourtant un roi dans ce désert-là, et probablement un peuple dont la *Genèse* ne parle point.

Abraham ne manqua point de présenter sa femme à la cour : les rois de ce temps-là étaient accessibles, comme les procureurs de nos jours, Ce roi devint, comme de raison, amoureux de la petite Sara; il donna aussi à son frère des brebis et des bœufs. Beaucoup de maris ont de jolies femmes, mais tous ne trou-

vent pas des rois. *Multi sunt vocati, pauci verò electi.*

Le Seigneur, qui trouva très-mauvais plus tard, que les Juifs sacrifiassent leurs enfans à Moloch, ordonna un jour à Abraham de lui sacrifier son fils : c'était, dit-on, pour l'éprouver. Voici, ce me semble, comment Abraham devait prendre la chose; il devait dire : Dieu condamne l'infanticide, il faut qu'il soit dans ses goguettes pour le commander aujourd'hui; attendons. Pas du tout; Abraham, qui avait vécu dans deux cours brillantes, se conduisit en courtisan. Il se hâta de mener le petit Isaac sur la montagne, et le chargea même du bois du bûcher, ce que le Seigneur ne lui avait pas prescrit; mais un courtisan habile va toujours au-delà des ordres du maître.

Le Seigneur, qui depuis encou-

ragea son peuple au meurtre, eut cependant quelque scrupule de laisser consommer celui-ci. Il vit qu'Abraham n'était qu'un sot, et il le laissa mourir quelque temps après.

J'ai vu à Anvers, il n'y a pas quarante ans, un tableau qui représentait le sacrifice d'Abraham. Le peintre avait armé le patriarche d'un fusil, avec lequel il tenait son fils en joue. Un ange, du haut du ciel, pissait dans le bassinet, et faisait rater l'arme. Ce peintre-là méritait de peindre toute la Bible ; il était aussi plaisant qu'elle.

Isaac avait sans doute appris de son père l'utilité des voyages. Quand il fut marié, il conduisit vite sa femme Rébecca dans le désert de Gérar, où il y avait un roi, comme il y en a dans tous les déserts. Sa majesté devint amoureuse de madame

Isaac, comme d'autres majestés l'avaient été de madame Abraham; et Isaac ne manqua pas de dire, comme monsieur son père, que sa femme était sa sœur. Il était moins honteux probablement de prostituer sa sœur que sa femme.

Au reste, les fautes de cet Abraham et d'Isaac ne sont que des misères. Celles de David, l'ami par excellence du Seigneur, celui qu'il aima le plus après le doux Moyse, qui n'égorgea guères que quarante mille israélites; les fautes de David, dis-je, sont un peu plus sésieuses.

Nous savons que le prophète Samuel, irrité de ce que Saül refusait d'entrer dans ses vues, le déclara déchu de la couronne, par son droit divin qu'il transmit aux papes, et dont ils usèrent si amplement.

Avant cette époque, le roi Saül

était tourmenté de la maladie qui afflige quelquefois le roi régnant d'Angleterre : et David, qu'on ne connaît pas encore, guérit son prince en jouant de la harpe devant lui. Ce remède a perdu son efficacité; et c'est dommage : plus d'un harpiste embarrassé irait faire fortune à Londres.

Comme l'on n'est recherché à la cour qu'autant qu'on y est utile, Saül guéri, fit assez peu de cas de son musicien; et le petit David, très-irascible, rassemble, on ne dit pas comment, quatre cents voleurs, et le roi le laisse faire, et le grand-prêtre Ablmélech trouve cela bien, lui ceint l'épée de Goliath, et lui donne les pains consacrés. *Rois, ch.* XXI. *v.* 13.

David, *selon le cœur de Dieu, qui n'a pas de cœur,* s'en va, avec ses

quatre cents bandits, voler le bonhomme Nabal, qui n'avait pas méprisé sa harpe, et qui ne lui avait pas donné son congé. Le bonhomme meurt, peut-être comme Urie mourut depuis, et David épouse tout de suite madame Nabal. *Ch.* xxv, *v.* 10 *et* 11.

Le grand roi Achis, propriétaire d'une petite partie du petit canton de Geth, avait rendu des services au petit David. Pour les reconnaître, David court chez lui en flibustier, et pille son bienfaiteur; il tue tout, jusqu'aux enfans à la mamelle, de peur que ces enfans n'allassent avertir le grand roi Achis. Comme cela est spirituel! *Ch.* xxvii, *v.* 8, 9, 11.

David avait les plus grandes obligations à son ami Jonathas; il le paya d'ingratitude, comme les autres

Il détrôna son frère, et fit massacrer ses enfans et ses neveux.

Un chef de bandits ne peut pas trop compter sur la subordination. Les bandits de David veulent le lapider; il se tire d'affaire en homme qui sait son métier : le Seigneur vient de lui dire qu'il faut attaquer les Amalécites, et que ses voleurs s'enrichiront. *Chap.* XXX.

L'oint du Seigneur, Saül, avait conservé son trône, malgré l'anathème de Samuel, comme quelques princes chrétiens ont gardé le leur, malgré l'excommunication, quand le pape n'était pas le plus fort; mais le Seigneur, qui avait des vues sur le brigand David, permit que Saül et son fils Jonathas se fissent tuer dans une bataille contre les Philistins. Isboseth, son second fils, lui

succède; mais David est assez fort pour lui faire la guerre : Isboseth est assassiné, et David veut être roi comme un autre. Il surprend la bourgade de Raba; et, pour se concilier l'esprit de ses nouveaux sujets, il les fait scier en deux, déchirer avec des herses de fer, et cuire dans des fours à briques : manière de guerroyer tout-à-fait selon Dieu, car c'est ainsi que guerroya toujours son peuple. *Rois*, 2, *ch.* XIII.

* Ces brigandages furent suivis de la famine, car ni les tués, ni les tuans ne fertilisent la terre. Le saint roi David, qui n'avait pas besoin de chercher d'autre cause de la famine, demande pourtant à Dieu pourquoi il y a famine, et Dieu, qui ne fait jamais que des réponses saugrenues, lui dit que c'est parce que Saül a tué autrefois des Gabaonites.

David trouva très-juste de punir Saül dans sa postérité, ne pouvant le punir lui-même, attendu qu'il est mort. Il donne aux Gabaonites sept petits-fils de Saül à pendre, exécution militaire très-propre à assurer le trône à David, et qui fut très-agréable à Dieu, car la famine ne dura que trois ans. 2e, *Rois*, *chap.* XXI.

Le saint roi David n'ayant plus à faire la guerre à ses ennemis, la fit, par espèce de passe-temps, aux maris de ses états. Il enleva Bethsabée au bonhomme Urie ou Uriah. L'époux bénévole ne se plaignait pas, semblable aux époux de tous les temps, enchantés de faire fortune par le canal de leur femmes; mais David, qui détestait l'adultère, fit assassiner Urie, afin qu'il n'y eût plus que fornication.

Le Seigneur n'avait rien dit de tous ces petits péchés-là, parce que le Seigneur aimait beaucoup David; mais David eut envie de savoir à combien de milliers d'hommes il commandait, et le Seigneur n'entend pas qu'un berger compte son troupeau. Le Seigneur se fâcha sérieusement, et le livre des Rois ne nous dit pas de quoi se fâcha le Seigneur; mais le Seigneur se fâcha si complètement, qu'il ne laissa à l'homme selon son cœur, que le choix de la guerre, de la famine, ou de la peste. Les rois font la guerre par leurs généraux; ils ne craignent pas le danger; ils ne redoutent pas non plus la famine, parce qu'il est convenu que cent familles honnêtes mourront de faim, avant que le roi ait un entremets de moins sur sa table: mais la peste peut les frapper comme le

dernier de leurs sujets, témoin saint Louis. David choisit la peste, et c'est la seule action estimable qu'il fit de sa vie; mais savez-vous ce qui arriva? Soixante-dix mille sujets de David, qui n'avaient pas fait seulement le dénombrement de leur basse-cour, moururent de la peste en trois jours: le roi n'en fut point attaqué, et voilà comme le seigneur fait justice.

David mourut très-repentant, très-pénitent, mais aimant toujours les petites filles. Lors de son décès, il en avait une nommé *Abisag*, qui lui réchauffait les pieds, ne pouvant faire mieux.

Il laissait un fils légitime, Adonias; mais le Seigneur, qui n'a ni règle ni raison, lui préféra Salomon, fils de l'adultère Bethsabée, et le

doua de l'esprit de sagesse, pour preuve de sa singulière affection.

Salomon succéda à un roitelet qui avait succédé à Saül, qui n'avait pas un ouvrier en fer, et qui entra en campagne contre les Philistins avec deux épées; Salomon, sans qu'on sache comment, se trouve, dit le *Livre des Rois*, maître d'un grand royaume, lequel s'étendait de l'Euphrate à la mer Rouge et à la mer Méditerrannée. C'est en effet un beau royaume que ce royaume-là! mais malheureusement l'auteur du *Livre des Rois* se blouse et se coupe comme tous les menteurs. Il parle d'un roi d'Egypte qui régnait en même temps; ce qui rétrécit de beaucoup le grand royaume; ce roi égyptien conquit une partie du pays de Chanaan, ce qui diminua d'autant l'empire de Salomon: l'auteur

dit qu'il y avait alors un roi à Damas, ce qui réduit le grand royaume à un domaine ordinaire ; et que l'auteur en convienne ou non, il est constant que Tyr et Sydon étaient, à cette époque, des états très-florissans.

On ne peut, je l'avoue, convaincre le romancier de mensonge, lorsqu'il fait l'énumération des richesses de Salomon. Il n'y a là ni fautes de chronologie, ni de géographie à reprendre, et on n'a qu'un mot à lui répondre : vous en avez menti.

En effet, David laisse, dit-il, à Salomon cent trois mille talens d'or, et un million treize mille talens d'argent. M. Ramon, instituteur, rue de Tournon, et grand calculateur, a trouvé que cette somme ferait environ cinq milliards six cent quarante-huit millions de France, et il est douteux qu'il y ait, même à pré-

sent, une pareille somme en espèces dans le monde entier.

Ajoutez à cela les pierreries, la vaisselle d'or et d'argent, et le revenu annuel, qui devaient être en proportion, et cela dans la Palestine, le pays de la terre le plus ingrat. . . . L'auteur en a menti, il a menti.

Et ce qui prouve qu'il ment, c'est qu'il nous conte ailleurs que Salomon envoie ses flottes chercher de l'or au pays d'Ophyr. Hé! qu'en voulait-il faire? Ce qui prouve qu'il ment, c'est que Salomon, loin de pouvoir équiper ses flottes, ne posséda jamais que le malheureux petit port de Joppé, qui ne vaut pas celui de Gravelines. Ce qui prouve qu'il ment, c'est que Salomon fit demander à Hiram, roi de Tyr, des fendeurs de bois et des ouvriers, pour

couper et façonner les cèdres du Liban. Comment ? un potentat si riche, n'a pas un charpentier, lorsque ses misérables ancêtres du désert avaient des statuaires, des fondeurs, des ciseleurs, pour leur faire un veau d'or ; des tisserands, des brodeurs, pour orner l'intérieur du tabernacle, de l'arche d'alliance et leurs autres brimborions. Je le répète, l'auteur en a menti ; tout cela n'empêche pas que Salomon n'ait reçu du Seigneur l'esprit de sagesse ; cette opinion est presque devenue un article de foi. Voyons un peu ce que c'est que l'esprit de sagesse.

En montant sur le trône, Salomon fait assassiner son frère Adonias, qui ne lui demandait que la main de cette pauvre petite Abisag, qui avait réchauffé le saint homme David dans sa vieillesse. L'esprit de

sagesse, n'est donc pas l'esprit d'humanité.

Sa cuisine ressemblait fort à celle de Gargantua. Cinquante bœufs et cent moutons pour son dîner et son souper; l'esprit de sagesse n'est donc pas l'esprit de sobriété.

Douze mille écuries pour sa cavalerie, dans un pays si montagneux qu'on n'y peut monter que des ânes. Il n'avait donc cette multitude de chevaux que par ostentation, et je ne crois pas que l'ostentation soit encore l'esprit de la sagesse.

Il avait sept cents femmes et trois cents concubines. Voilà sans doute un millier de femmes bien heureuses; mais on ne me persuadera pas que l'incontinence soit l'esprit de sagesse.

Il bâtit des temples à la déesse des Sydoniens, et aux idoles des Ammo-

nites, et l'idolâtrerie ne saurait être l'esprit de sagesse.

Si l'esprit de sagesse n'est pas l'inhumanité, l'intempérance, l'ostentation, l'incontinence, l'idolâtrie, nous le trouverons sans doute dans les écrits de Salomon, car il faut qu'il se manifeste quelque part, puisque Dieu le lui a donné. Voyons donc comment écrit le roi Solomon.

« Il y a trois choses insatiables, » et une quatrième qui ne dit jamais » c'est assez. Le sépulcre, la vulve, » la terre, qui n'est jamais rassassiée » d'eau, et le feu, qui ne dit jamais » c'est assez.

» Il y a trois choses difficiles, et » j'ignore absolument la quatrième. » La voie d'une aigle dans l'air, la » voie d'un serpent sur la pierre, la » voie d'un vaisseau sur la mer, et

» la voie d'un homme dans une » femme. *Prov.* »

Que cela est bien pensé ! que cela est bien écrit ! que Geoffroy serait heureux si nous écrivions comme cela !

Et le cantique des cantiques, c'est cela qu'il faut lire.

« Qu'elle me baise d'un baiser de » sa bouche, car vos tetons sont meil- » leurs que le vin.

» Mon bien-aimé est comme un » bouquet de Myrte, il demeurera » entre mes tetons.

» Tes lèvres sont comme un petit » ruban d'écarlate, sans parler de » ce que tu nous caches.

» Mon bien-aimé mit la main au » trou, et mon ventre tressaillit de » ses attouchemens.

» Ton nombril est comme une

» coupe où il y a toujours quelque
» chose à boire.

» Ton ventre est comme un mon-
» ceau de froment, entouré de lis.

» Tes deux tétons sont comme deux
» faons de chevreuil.

» Ton cou est comme un tour
» d'ivoire.

» Ton nez est comme la tour du
» mont Liban.

» Notre sœur est encore petite,
» elle n'a point de tétons. Que fe-
» rons-nous de notre petite sœur? Si
» c'est un mur, bâtissons dessus; si
» c'est une porte, fermons-la. »

Où diable est donc cet esprit de sagesse!

Ah! voyons les prophètes. Ceux-là étaient réellement inspirés de Dieu, car ils ont prédit clairement tout ce qui est arrivé à l'église *naissante*, *militante*, *triomphante*, pourvu toute-

fois qu'on veuille bien aider à la lettre.

Prenons au hasard. Ouvrons Ezéchiel.

C'était un drôle de corps que ce prophète Ezéchiel. Mais on peut être plaisant et inspiré de Dieu, puisqu'il est convenu qu'Ezéchiel était inspiré.

Or le Seigneur, qui savait qu'Ezéchiel entendait la plaisanterie, lui ordonna de manger pendant trois cent quatre-vingt-dix jours du pain d'orge, de millet et de froment, couvert d'excrémens humains.

Pouah, s'écria le prophète, et il refusa net des confitures d'un genre si nouveau.

Le Seigneur s'amusait, il s'amusait !... Allons, allons, dit-il, la plaisanterie est trop forte. Je me borne

à la fiente de bœuf, mais, corbleu! vous en pétrirez avec votre pain !

Une autre fois le Seigneur lui commande de dormir six mois sur le côté gauche, six mois sur le côté droit, et Ezéchiel, qui a son franc-parler avec le Seigneur, lui rend goguenarderie pour goguenarderie. Il lui déclare net, *chapitre* xx, qu'il a donné aux Juifs des préceptes qui ne sont pas bons.

Ce n'est pas sans doute dans ces agaceries mutuelles que paraît l'esprit sage et prophétique d'Ezéchiel ; c'est lorsqu'il peint les abominations de Jérusalem, qu'il est prophète, poëte, et même poëte érotique.

Il dit, dans son *chap.* xx : « Lors-
» que vous naquîtes, on ne vous avait
» pas encore coupé le boyau du nom-
» bril ; on ne vous avait point salée,
» vous étiez toute nue ; j'eus pitié de

» vous. Vous êtes devenue grande,
» votre sein s'est formé, votre poil a
» paru; j'ai passé, je vous ai vue,
» j'ai connu que c'était le temps des
» amans. J'ai couvert votre ignomi-
» nie, je me suis étendu sur vous
» avec mon manteau, vous avez été
» à moi. Je vous ai lavée, parfumée,
» bien habillée, bien chaussée. Je
» vous ai donné une écharpe de co-
» ton, des bracelets, un collier, je
» vous ai mis une pierrerie au nez...»
A la bonne heure, cela marche, cela n'est pas incohérent comme les turpitudes de Salomon; il est certain que le Seigneur a dicté cela. Ezéchiel poursuit:

» Alors, ayant confiance en votre
» beauté, vous avez forniqué avec
» tous les passans... Vous avez élevé
» un bor...l, vous vous êtes prostituée
» jusques dans les places publiques;

» et vous avez ouvert vos jambes à
» tous les passans... Enfin, vous avez
» payé des amans, et vous leur avez
» fait des présens afin qu'ils couchas-
» sent avec vous ».

Oui, certes, Ezéchiel avait l'esprit de sagesse, et il était prophète, car c'est ainsi que finissent de nos jours les filles entretenues.

Son poëme d'Oholla et de la petite Oliba est bien plus roide encore, c'est-à-dire plus prophétique.

« Oholla a été folle des jeunes sei-
» gneurs, magistrats, cavaliers. Elle
» a couché, dans sa jeunesse, avec
» des Egyptiens... Oliba, sa sœur, a
» bien plus forniqué encore avec des
» officiers, des magistrats, des cava-
» liers bien faits. Elle a découvert sa
» turpitude, elle a multiplié ses for-
» nications; elle a recherché avec

» emportement les embrassemens de
» ceux qui ont leur membre comme
» un âne, et qui répandent leur se-
» mence comme des chevaux ».

A l'harmonie près, qu'Ezéchiel n'a pas, il écrit précisément dans le genre de la fameuse ode de Piron. Mais comme nul n'est prophète en son pays, Piron ne fut pas de l'Académie.

Le Seigneur a toujours une prédilection marquée pour les femmes galantes, témoin; la prostituée de Jéricho, et Ruth, la bisaïeule de Christ, qui se glisse la nuit dans le lit de Booz, et même la femme adultère de l'évangile, à qui notre Sauveur pardonne si aisément: tel père, tel fils.

Or le Seigneur dit à Osée, *chapitre* 1. v, 2: Osée, prends une fille de joie, et fais-lui des fils et des filles

de joie. Comme l'Amérique n'était pas découverte, Osée prit sans balancer la première qui se présenta, il lui fit une fille puis un fils; et le Seigneur, enchanté de sa docilité, lui dit, *chapitre* III, Osée, va-t-en prendre une femme qui soit non-seulement débauchée, mais adultère : Osée obéit encore, et il est certain que voilà des prophéties très-claires. Je conviens que je ne les entends pas; mais il n'a pas plu à Dieu de me donner de l'esprit de sagesse.

A la vérité, il n'était permis de lire Ezéchiel et Osée qu'à l'âge de trente ans, et on a eu grand soin d'ôter ces gaillardises-là et bien d'autres, de l'extrait de la Bible qu'on fait lire aux écoliers, aux petites filles, et aux bonnes femmes, qui ne se doutent pas que Dieu ait jûs-

tifié, par son style, celui du *Portier des Chartreux*.

Vous remarquerez que le Seigneur n'inspirait jamais que des hommes choisis, les enfans de son cœur; il les protégeait ouvertement, et voilà pourquoi le prophète Jadon fut mangé par un lion; voilà pourquoi Jonas passa trois jours dans le ventre d'une baleine; pourquoi Habacuc fut porté à Babylone par les cheveux; pourquoi Michée reçut un vigoureux soufflet, et fut jeté dans un cul-de-basse-fosse; pourquoi Amos eut toutes les dents arrachées; pourquoi Baruch fut persécuté, Ezéchiel lapidé, Jérémie et Isaïe sciés en deux.

Il arrivait toujours quelque petite chose à ceux que le Seigneur protégeait; ils faisaient des sottises quand on ne leur en faisait pas.

David assassine Urie. Isboseth et Mipliboseth, ses compétiteurs au trône, sont assassinés; Absalon assassine Amnon; Joab assassine Absalon; Salomon assassine Adonias; Baasa assassine Nadab; Zambri assassine Ela; Amri assassine Zambri; Achab assassine Naboth; Jehu assassine Achab et Joram; les Juifs assassinent Amasias, fils de Joas; Sellum assassine Zacharias; Manahem assassine Selludi: c'est une famille de bouchers, que cette race de princes juifs, et c'est d'eux que le Seigneur fait naître son fils. C'est qu'ils étaient probablement les plus honnêtes gens de la nation: jugez alors de ce qu'était le reste.

La Genèse, l'Exode, les Nombres, le Lévitique, les Rois, le Deutéronome, sont incontestablement de Moyse, mon confesseur me l'a assuré,

et mon confesseur avait appris cela de son régent, qui avait appris cela de sa nourrice.

Comme il n'est pas permis de douter de ce qu'assure un confesseur, je croyais Moïse l'auteur de ces livres, et il est assez égal qu'ils soient de Moïse ou d'un autre; il suffit qu'ils aient été dictés par le Seigneur, et on s'en apperçoit aux belles choses qu'ils renferment, et à la manière dont ils sont écrits.

Mon raisonneur, qui examine tout, me dit : Votre confesseur peut être un saint homme, mais votre confesseur peut être un sot : Moïse n'a rien écrit des livres qu'on lui attribue.

Dans le Deutéronome, Moïse nous apprend comment il est mort, et on n'écrit plus quand on est mort.

Il ordonne dans le Deutéronome d'épouser la veuve de son frère : il le défend dans le Lévitique. Il n'est donc pas l'auteur des deux ouvrages.

Le Pentateuque n'est pas non plus de Moyse, puisque ce livre parle de choses postérieures à sa mort. D'ailleurs ce Pentateuque ne fut connu que sous le règne de Josias. Le grand-prêtre Helcias en trouva, dit-il, un exemplaire unique au fond d'un vieux coffre, et le porta au roitelet. Je suis bien tenté de croire que le pontife Helcias a fait le Pentateuque, comme un autre avait fait le Deutéronome.

Moyse a-t-il pu penser à régler la conduite des rois, que de son temps les Juifs avaient en horreur, lui qui ne dit pas le mot des juges ni des pon-

tifes qui lui succédèrent immédiatement ?

Dans un désert où les vieux habits étaient conservés par un miracle continuel, où Dieu faisait pleuvoir la manne, parce que son peuple n'avait pas de pain, où Moyse partageait la misère publique; dans le désert, Moyse aurait écrit que des ouvriers fondirent et coulèrent un veau d'or dans une nuit; que d'autres bâtirent un tabernacle entouré de trente quatre colonnes d'airain, surmontées de chapiteaux d'argent; que d'autres tissèrent, brodèrent des voiles de lin, de pourpre, d'hyacinthe. Hé ! morbleu, que ne se faisaient-ils des souliers et des habits ! Moyse n'a pas écrit cela, parce qu'il lui était impossible de tromper aussi impertinemment ses contemporains. Dites à votre confesseur qu'il faut exa-

miner avant de croire, et réfléchir avant de parler.

Examinons si au total Moyse a pu écrire. Les Hébreux, pendant leur longue captivité en Egypte, devaient avoir adopté la langue de leurs maîtres; Moyse, élevé à la cour, n'en pouvait pas connaître d'autre : or les Egyptiens ne se servaient encore que d'hyéroglîphes gravés sur le marbre et le bois. Où donc Moyse aurait-il appris à écrire? Et il est dit que ces livres furent gravés sur la pierre; et par qui? par des gens qui ne pouvaient se faire des souliers. Allons, allons, ces livres ont été fabriqués dans les temps modernes de la monarchie juive; et ce qui le prouve c'est que ni Salomon, ni Jérémie, ni Isaïe, ni aucun prophète, pas même

le psalmiste, ne parlent des livres de Moïse.

Ezéchiel se trouve en contradiction avec lui, et si Ezéchiel eût connu Moïse, eût-il osé lui donner un démenti? est-il aujourd'hui un prêtre qui osât attaquer l'Evangile? Or, Moïse dit que Dieu punit l'iniquité des pères jusqu'à la quatrième génération, *Nom. chap.* XXVIII. Ezéchiel dit, *chap.* XVIII : Le fils ne portera pas l'iniquité de son père, et on ne dira plus : Les pères ont mangé des raisins verts, et les dents des enfans en sont agacées. Tournure métaphorique tout-à-fait jolie.

Je me résume. Moïse n'a point écrit : ces livres sont donc apocryphes; ces livres sont la base de la religion juive : à bas l'édifice. Demandez à votre confesseur à quelles branches il se rac-

crochera, car Jésus déclare dans saint Mathieu, qu'il n'est pas venu pour abolir la loi de Moyse, mais pour l'accomplir; et il sait, puisqu'il est Dieu, que cette loi est établie sur de fausses pièces. Il est difficile de se tirer de là.

A propos de Jésus, je terminerai cette revue des livres juifs par quelques mots sur le Messie; j'entends le Messie des juifs.

Le savant rabin Orobio soutint, en 1687, que la croyance à la venue du Messie n'était établie dans aucun livre des juifs; qu'il n'est pas dit dans l'*Ancien Testament*, que le salut d'Israël dépend de la foi au Messie, qu'il n'est pas dit que la loi de Moyse ne fut que la figure d'une autre loi; que par-tout au contraire il est dit que la loi de Moyse doit être éternelle, et

99918

le rabin a raison : mais ce qu'il ne dit pas, et ce que je trouve, moi, c'est que Messie, *Messias*, était simplement un titre d'honneur. Isaïe donne ce titre à Cyrus, *chap.* XLV, v. 1. Ezéchiel le donne également au roi de Tyr. *Revel* XXVIII, v. 14, et Isaïe et Ezéchiel n'entendaient pas que Cyrus et le roi de Tyr fussent la moitié ou le tiers de Dieu, et qu'ils fussent nés d'une vierge, pour défaire ce que l'autre moitié ou les deux autres tiers d'eux-mêmes avaient fait. Comme la signification des mots change!

Malgré ces légères observations, je conviens que la venue de Jésus-Christ a été annoncée par mille prophéties aussi claires que les passages d'Ezéchiel et d'Osée, que j'ai cités plus haut.

Je conviens que l'opinion de la venue du Messie s'est établie insensiblement parmi les juifs, et je la trouve développée dans un de leurs livres. Je trouve dans ce même livre, que les juifs ont tout réglé pour le jour de son arrivée, jusqu'au repas qui lui sera offert, car les juifs aiment la bonne chère, surtout quand elle ne leur coûte rien; et ici c'est l'Eternel qui fait les frais.

On mettra à la broche le taureau Béhémoth, qui est si gros, qu'il mange chaque jour le foin de mille montagnes. Dieu lui avait donné une femelle; mais Dieu, qui se ravise toujours, tua la femelle, parce qu'il sentit que sept à huit de ces animaux épuiseraient en huit jours tous les pâturages de la terre.

Pour second service, le poisson

Léviathan, qui avale d'un trait un poisson probablement moins grand que lui, mais qui ne laisse pas d'avoir trois cents lieues de long. Dieu sentit encore qu'il avait mal fait de donner une femelle à ce monstre-là Il la tua, et la sala pour le festin du Messie.

Et le vin !..... oh ! quel vin ! il est vieux, celui-là. C'est le vin que fit Adam dans son Paradis, et que les anges ont encavé au centre de la terre.

« Alte-là ! s'écria mon confesseur, » c'est le *Talmud* que vous me citez; » et vous savez bien que le *Talmud* » est un livre apocryphe. — Je vous » ai prouvé que ceux de Moyse le » sont également. Vous croyez aux » uns, et vous refusez de croire à » l'autre. — Mais votre taureau Bé-

» hémoth, et votre poisson Léviathan
» sont des extrevagances — Il n'y en
» a pas moins, mon cher docteur,
» dans ce qui nous reste à examiner.»

CHAPITRE IV.

Nous avons vu le Seigneur châtiant son peuple d'une main, le caressant de l'autre, toujours mécontent de sa créature et de lui, essayer tous les moyens de rendre son ouvrage passable, et, dépité de n'y pouvoir réussir, noyer ses enfans, les faire égorger, et revenir sincèrement à eux.

Ce fut pendant un de ces bons momens, que le Seigneur imagina d'envoyer son fils sur la terre; car vous savez que le Seigneur a un fils, quoique les auteurs sacrés des Juifs ne le connussent pas.

Le Seigneur se persuada que si son fils se faisait homme et mourait, ce

qui était inévitable, en sa qualité d'homme, soit qu'il mourût en public ou dans son lit; le Seigneur se persuada que les autres hommes ne pécheraient plus, et l'expérience lui a appris que cette nouvelle spéculation ne valait pas mieux que les autres, car nous péchons tant que nous pouvons; il est même certains péchés qui nous paraissent très-jolis.

Voilà donc Dieu bon ce jour-là, qui fait mourir Dieu innocent, pour appaiser Dieu juste. C'est là le vrai sens des paroles de l'Eglise, et l'Eglise, conduite et inspirée par le Saint-Esprit, donne souvent dans le galimatias.

Des méchans reprochent à Dieu d'avoir proscrit une religion établie par lui-même, et d'en avoir révélé une autre. Moi, qui suis de bonne foi, je conviens que Dieu ne voulait rien

changer du tout, ainsi que son fils le déclare dans Saint-Mathieu : je ne suis pas venu pour abolir la loi, mais pour l'accomplir.

Ce sont les prêtres chrétiens qui, de leur autorité privée, ont condamné la religion juive, qui était celle des apôtres et de ceux qui leur ont immédiatement succédé, ainsi que nous le verrons plus loin; et ils ne pensent pas qu'ils ajoutent par là à la bizarrerie, à la versatilité déjà reconnues dans le Seigneur.

Mais il faut que je déclare que si je crois que Jésus ne venait point changer la loi, je ne vois pas trop ce qu'il venait faire.

Lactance, très-justement indigné que les hommes continuassent à pécher, malgré le sacrifice de l'agneau sans tache, voulut modestement

corder l'existence du péché avec les qualités qu'on prête à Dieu; il est adroit comme tous ceux qui veulent expliquer des choses inexpliquables.

Ce Lactance a fait un livre intitulé : *De la colère de Dieu*, et au *chap.* XII, il se propose des difficultés qui donnent de terribles armes contre lui et messieurs ses confrères. C'est un malheur d'être fessé, mais c'est une duperie de fournir les verges.

Il suppose qu'Epicure lui dit : Ou Dieu veut ôter le mal de ce monde, et il ne peut; ou il le peut, et ne le veut pas; ou il ne le peut ni ne le veut, ou enfin, il le peut et le veut.

S'il le veut et ne le peut pas, c'est impuissance; s'il le peut et ne le veut pas, c'est méchanceté; s'il ne le peut ni ne le veut, c'est impuissance et méchanceté; s'il le veut et ne le peut,

pourquoi y a-t-il du mal sur la terre ? Voilà l'argument le plus serré que puisse proposer un incrédule. Savez-vous comment Lactance se répond à lui-même? Il dit que Dieu permet le mal, mais qu'il nous a donné la sagesse, avec laquelle on acquiert le bien : ou Lactance est un imbécille, ou il se moque de nous. Revenons.

Quand il fut arrangé entre le père et le fils, qui ne font qu'un, que l'un des deux se ferait homme, il fut question de savoir sur quelle famille on enterait le céleste bambin. Dieu le père pouvait l'envoyer tout fait et tout grand, comme il avait créé le premier homme; mais Dieu, qui ne hait pas certaines confitures, ainsi que nous l'avons vu dans le prophète Ezéchiel, trouva plaisant de colloquer son fils,

pendant neuf mois, entre de l'urine et quelque chose de pis.

Les Dieux qui ne font qu'un, décidèrent ou décida que l'un d'eux, ou la moitié du tout, descendrait directement de David, par l'adultère Bethsabée, l'impudente Ruth, l'incestueuse Thamar et la prostituée de Jéricho. Nos Dieux aiment le gâchis dans tous les genres.

Il y avait à Nazareth un pauvre charpentier, nommé Joseph, qui était sûrement de la famille de David : c'est lui que Dieu choisit pour être son père. Ah ! si nous avions pu choisir les nôtres, nous serions pour le moins empereurs.

Voilà donc Dieu le fils descendu du ciel : c'est-à-dire, descendu de nulle part, puisque nous savons que ce qu'on appelait et ce qu'on appelle

encore le ciel, n'est que l'espace dans lequel roulent tous les globes. Le voilà établi chez Marie, et y séjournant probablement sans dégoût, puisque l'Evangile ne nous dit pas qu'il mît de l'ambroisie dans l'anus de sa belle maman, ni du nectar dans sa vessie; ce dont il était bien le maître.

Arrêtons-nous à quelques particularités assez remarquables. L'Evangile donne un frère à Jésus; or ce frère n'était pas du chef de Marie, qui n'eut pas été vierge lorsqu'elle épousa Joseph, ou qui eût cessé de l'être, si elle eût fait un second enfant sans que Gabriel s'en fût mêlé. Il est donc clair que Joseph épousa Marie en secondes noces. Or il est assez extraordinaire que Joseph, qui n'était prévenu de rien, et qui avait

goût à la chose, puisqu'il se remariait, laissât sa jeune moitié tranquille ; il est assez extraordinaire que la brune Marie, qui ne se doutait point de ses hautes destinées, ne réveillât pas le bonhomme selon l'usage des brunes. Il faudrait, pour expliquer cela, que l'ange Gabriel fût venu leur dire à tous deux, au moment des épousailles : Abstenez-vous jusqu'à nouvel ordre. Il ne leur dit rien, et Marie est vierge lorsqu'il entre chez elle par la fenêtre, et qu'il lui tourne un compliment auquel Marie répond : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* Je ne vois pas trop pourquoi. Joseph n'eut pas un peu d'humeur, lorsqu'il vit sa femme grosse sans qu'il s'en fut mêlé ; car enfin Gabriel ne daigna pas lui apparaître, à lui. Il est très-louable d'avoir confiance en sa femme ; mais il faut

avoir une foi bien robuste pour croire, sur parole, que les anges viennent lui faire des enfans.

Quoi qu'il en soit, les premiers chrétiens reconnurent Joseph pour le père de Jésus. Eusèbe et saint Epiphane s'étendent même avec complaisance sur les restes de sa parenté. Ils nous apprennent que Joseph avait un frère nommé Cléophas, que la vierge avait une sœur nommée aussi Marie, que ce Cléophas épousa; et qu'agissant, eux, tout bêtement, tout charnellement, ils firent saint Jude et saint Jacques le mineur. Ces deux saints étaient doublement cousins-germains du bon Dieu, et si on trouve jamais de leurs descendans en Allemagne, on en fera sans doute les premiers barons chrétiens.

Il a plu au successeur des apôtres de renoncer à bien des opinions

leurs devanciers, et c'est au sujet de la naissance de Jésus qu'ils commencérent à n'être plus d'accord. Les divisions datent de loin.

Après avoir établi Dieu le père, on avait imaginé le Verbe, qui n'a point été créé par le père, qui est consubstantiel au père, qui est en tout l'égal du père, ce qui n'est pas très-clair; en troisième lieu, on inventa le Saint-Esprit. C'est ce troisième Dieu qu'on donne pour père au second; parce que cela parut plus noble que de le faire descendre d'un homme. Malheureusement, les Evangiles ne disent rien de cette paternité du Saint-Esprit, et on s'embrouille quelquefois dans la subtilité des distinctions. On nous conte que le Saint-Esprit procède du père et du fils. Il est assez drôle que le Saint-Esprit soit le père de

celui dont il procède : je ne vois guères que cette difficulté; car pourquoi trouverai-je extraordinaire que le Saint-Esprit ait fait un enfant, lorsque Jupiter en a tant fait.

Jésus naquit comme tous les autres hommes, et plus misérablement que la plupart d'entr'eux, car il jeta son premier cri de douleur dans une étable, entre un âne et un bœuf. La famille de David, le protégé de Dieu était singulièrement déchue, et la brune Marie n'eut que les douleurs de la maternité. Pauvre époux, que le Saint-Esprit !

Cependant la naissance de Dieu le fils était quelque chose d'assez considérable, pour que Dieu le père daignât la manifester par quelque petit miracle, lui qui en fait plus qu'on ne lui en demande. A la mort de Jésus, la terre tremble, le soleil s'...

clipse, les défunts sortent du tombeau ; et lorsque le Sauveur du monde naît pour accomplir son très-inutile sacrifice, les arbres ne sont pas plus verdoyans, la nature n'est pas plus riante, le soleil plus brillant ; rien de ce qui existe ne manifeste la joie universelle dont tous les êtres doivent être pénétrés. Les choses suivent leur train ordinaire, et cependant trois mages ou trois rois, ce qui n'est pas la même chose, puisque *mage* veut dire *sage*, et que Dieu ne donne pas toujours la sagesse aux rois, comme il la communiqua à son bien-aimé Salomon ; trois mages ou trois rois, qui ne sont avertis par rien, pas même par quelque fusée volante, devinent, je ne sais comment, que le fils de Dieu est né, partent, je ne sais d'où ; et comme dans ce tems-là les étoiles tombaient fréquemment

dans la mer, on jugea qu'on pouvait les déplacer sans inconvénient, et on trouva très-ingénieux d'en donner une pour falot à ces trois mages ou à ces trois rois.

On peut pardonner aux hommes de ce temps-là, et de l'espèce des premiers chrétiens, d'être d'une ignorance crasse ; mais aux inspirés de Dieu même, aux pères de l'église, qui avaient hérité du Saint-Esprit, du chef des Apôtres, cela n'est pas pardonnable. Saint-Augustin traite d'absurdité l'idée des antipodes. Lactance dit, à ce sujet : Y a-t-il des gens assez fous pour croire qu'il y ait des hommes dont la tête soit plus basse que les pieds?

Ce Lactance dit, *lib.* III *de ses Instit.* : Je pourrais vous prouver par beaucoup d'argumens, qu'il est

impossible que le ciel entoure la terre.

Saint-Chrysostome s'écrie, dans sa quatorzième homélie : Où sont-ils ceux qui prétendent que les cieux sont mobiles, et que leur forme est circulaire?

Il fallait bien avoir des cieux solides, pour mettre le paradis quelque part. A présent, où le mettrons-nous? Mais lorsque les premières autorités de l'église déraisonnent ainsi en astronomie, il est permis de soupçonner leurs lumières en métaphysique.

Pendant que je fais cette courte digression, nos mages ou nos rois arrivent à Bethléem, vont droit à l'étable, et adorent le nouveau-né, dont l'extérieur et l'entourage n'avaient rien de bien remarquable. On ne sait pas ce qu'ils lui dirent, ni en

quel langage ils lui parlèrent; mais ils vinrent, et adorèrent incontestablement ; car on sait jusqu'à leurs noms. Il est vrai qu'on n'est pas très-d'accord là-dessus ; car on les appelle Athos, Satos, Paratoras ; on les appelle Malagal, Galgalal, Siraïam ; on les appelle Gaspard, Balthazar, Melchior ; et ces derniers noms ont prévalu, parce qu'ils sont plus aisés à retenir.

Il est incontestable qu'ils offrirent à Jésus des dons très-précieux ; car Joseph et Marie furent toujours pauvres, et le Christ vécut d'aumones.

Il est incontestable enfin, que les trois mages étaient trois rois, parce que Tertulien, Saint Ambroise et Saint Césaire, qui ne les avaient pas vus, nous l'assurent. Au reste, la fête des Rois, que nous célébrons tous les ans, ranime l'amitié, étouffe

les haines, réchauffe la gaîté, Gloire donc à Athos, à Satos et à Paratoras!

On n'avait pas manqué de dire à Hérode qu'un nouveau roi des Juifs venait de naître sur quatre brins de paille. Grande inquiétude du tyran! Mais quand il sut que trois rois, ses confrères, étaient venus visiter son compétiteur, précédés d'une étoile, qui ne fut vue de personne, oh! il ne se posséda plus.

Que croyez-vous qu'il fit? Envoya-t-il des gardes saisir le nouveau né? cette idée si simple ne lui vint pas même à la tête. Il ordonna qu'on massacrât tous les petits enfans. Hérode aimait à travailler en grand.

L'Eglise ne voit ici qu'un acte de cruauté; moi, qui veux favoriser l'Église, je trouve un quarteron de miracles. Un roi, élevé par les Romains

au trône de Judée, et protégé par eux, entend dire qu'une pauvre femme vient d'accoucher d'un roi des Juifs dans une étable, et il n'en rit pas : premier miracle.

Il fait égorger tous les enfans nouveaux nés, pour détruire son antagoniste, dont il lui était si facile de se défaire : miracle de rage, d'aveuglement, de sottise.

Jésus échappe à ce massacre : troisième miracle. A la vérité il n'échappe que pour être crucifié sous Pilate ; et puisqu'il voulait mourir pour nous, il pouvait mourir ce jour-là, aussi bien que trente ans plus tard.

Quatrième miracle. Aucun auteur romain ne parle de cet événement, unique dans l'histoire du monde : Joseph, historien juif, contemporain, n'en dit rien, parce que le Saint-

Esprit voulait ménager à l'évangéliste Mathieu le plaisir de nous raconter cette petite anecdote.

Cinquième miracle. Hérode trouva des bourreaux pour massacrer quatorze mille enfans. Charles IX en trouva bien, me répondra-t-on. Le cas est différent. Charles IX fit égorger des calvinistes par des catholiques romains; et nous verrons, en avançant, les catholiques romains avoir toujours le miel à la bouche et le poignard à la main.

Sixième miracle. Les os de ces enfans-là sont arrivés à Cologne, sans y avoir été portés.... Vous riez? hé! dites-moi qui les y porta?

Septième, huitième, vingtième, trentième miracles, nombre infini de miracles, ceux que firent à Cologne les os de ces petits martyrs.

Malgré les fureurs d'Hérode, Ma-

rie, tranquille sur le sort de son fils, le fait circoncire le huitième jour; elle va se purifier au temple, quoique les vierges ne fussent pas dans l'usage de se purifier : peut-être doutait-elle un peu de sa virginité, et elle n'avait pas tort.

Au reste cette soumission de Marie aux rites judaïques ne prouve pas du tout qu'elle crut avoir fait un Dieu né pour tout changer, et je ne vois pas de quelle utilité lui fut le compliment de l'ange Gabriel.

Les Juifs, ainsi que je l'ai dit *chap.* 1er, avaient pris des anciens le baptême et beaucoup d'autres choses. Un nommé Jean baptisait dans le Jourdain, pour passer le temps, ou pour gagner sa vie ; il se conforma à l'usage; il fut trouver Jean, et ne le paya probablement qu'en paraboles, car il n'était pas riche, malgré les

présens considérables dont Malagal, Galgalal et Siraïm avaient chargé son berceau.

Il paraît que Jésus ne se trouva pas bien du baptême de Jean, car il ne baptisa jamais personne, et voilà pourquoi il faut que nous le soyons tous, à peine d'être damnés.

La première jeunesse de Jésus n'offre rien d'intéressant. Sans doute sa nature divine ne pouvait agir qu'à mesure que ses organes corporels acquéraient de la force; ce qui prouve invinciblement en faveur de ses deux natures, et en faveur de notre ame immortelle, qui, comme celle de Jésus, n'agit que lorsque notre cerveau a pris de la consistance.

La première occasion où le savoir-faire de Jésus se manifesta, est la noce de Cana. Il y dit à sa mère: Femme, qu'y a-t-il de commun entre

vous et moi? ce qui n'est pas respectueux du tout, ce qu'il eût pu dire avec vérité à Joseph, et ce qui eût été déplacé, car lorsqu'on sait certaines choses qui touchent de trop près le mari de sa mère, il n'est pas sage de les lui dire.

Je suis bon diable, et je dirai, pour excuser Jésus, qu'il avait déjà la tête échauffée. Cependant, si le proverbe *in vino veritas* est vrai, il manquait souvent de respect à madame sa mère, et ce n'est pas en cela qu'est le miracle dont je veux vous entretenir.

Le vin manqua, parce qu'à force de boire, les brocs se vident. Or, comme on ne trouve pas de vin dans une ville, Jésus en fit avec de l'eau, miracle d'ivrogne, puisqu'il fut fait pour achever d'enivrer les gens de la noce; mais le fils tient de son père, il aime le jus de

la treille : miracle de guinguette, que font tous les jours nos cabaretiers ; mais enfin c'est un miracle.

On nous prêche aujourd'hui les mortifications, la tristesse, et il est clair que Jésus était un vivant, un chevalier de la table ronde. Il chantait même quelquefois, à ce que nous apprend Saint-Mathieu, *chapitre* xxvi, *v.* 39. Saint Augustin, dans son *Epître* 237, à l'évêque Ceretius, nous donne quelques passages de sa chanson favorite : je ne sais où diable il les a pris.

Je veux délier et je veux être délié.
Je veux sauver et je veux être sauvé.
Je veux engendrer et je veux être engendré.
Je veux chanter ; dansez tous de joie, etc. etc.

Cette chanson, justifie l'aphorisme de Beaumarchais : *ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante.*

Vous pensez bien que Jésus, qui

avait fait si facilement du vin avec de l'eau, ne s'en tint pas là. Il guérit un paralytique, et l'action est louable. Mesmer, piqué d'émulation, voulut en faire autant par le moyen du magnétisme ; un docteur allemand veut en faire autant par le moyen du galvanisme : s'ils deviennent Dieu un jour on ne manquera pas d'écrire qu'ils ont réussi.

Un miracle plus fort est celui par lequel Jésus chassa le diable du corps d'un possédé. Il y a encore ici multiplication de miracles, et les Pères de l'Eglise n'en trouvent qu'un : pauvres gens!

Premier miracle. Jésus guérit un possédé, quoiqu'il n'y ait jamais eu de possédés.

Second miracle. Jésus chasse le diable qui se laisse chasser, quoiqu'il soit souvent plus fort que Jésus,

et ce qui le prouve, c'est qu'il le porta sur une montagne d'où l'on découvre tous les royaumes de la terre, et qu'il lui dit : Je te donnerai tout cela si tu veux m'adorer. Que de miracles dans un encore ! Un diable assez bête pour croire que le bon Dieu ait besoin de ses cadeaux, miracle ! Un diable assez bête pour croire que Dieu l'adorera, miracle ! Dieu assez bon pour argumenter avec le diable, miracle. Un point d'un corps rond d'où l'on découvre ce qu'il y a dessous, miracle !

A la vérité, Jésus se venge des espiégleries du diable ; il l'envoie dans deux mille cochons, et c'est bien un miracle que Satan soit dans deux mille corps à-la-fois ; à la vérité, cela n'est pas plus inconcevable que Dieu tout entier dant trente mille hosties. C'est bien un miracle qu'un troupeau

de deux mille cochons dans un pays où il était défendu d'en manger. C'est bien un miracle que Dieu fût distrait au point de ruiner le propriétaire de ces deux mille cochons, qui n'étaient pour rien dans ses démêlés avec le diable.

Encore une kirielle de miracles dans celui de la multiplication des cinq pains et des deux poissons. C'est un miracle que Jésus, qui prêchait commodément dans les carrefours de Jérusalem, voulût aller dans le désert, où il pouvait n'avoir pas d'auditoire; c'est un miracle que cinq mille hommes l'y suivissent pour entendre ce qu'ils avaient déjà entendu, car tous les sermons finissent par le même refrain. C'est un miracle qu'Hérode, si chatouilleux, ne s'aperçut pas de cette émigration. C'est un miracle que cinq mille hommes qui se

jètent dans un désert sans prendre de provisions. C'est un miracle que de leur desserte on remplit douze corbeilles, parce qu'il est miraculeux que des hommes qui pensent à porter douze corbeilles dans un désert, ne s'apperçoivent pas qu'elles sont vides.

Le plus grand de tous les prodiges sans doute, c'est que les Juifs, témoins de tous ceux-ci, ne fussent pas convaincus de la divinité de celui qui les opérait. C'est pourtant un grand moyen qu'un miracle, pour forcer les opinions. Si, un beau jour d'été, je vous disais à midi : je suis Dieu, et je vous le prouve en faisant coucher le soleil, certes, le préfet de police ne me ferait pas arrêter, et le président du tribunal criminel ne me ferait pas pendre.

Si j'étais moins pieux, je déclarerais

tous ces miracles apocryphes ; je m'appuierais sur ce qu'aucun trait de la vie de Jésus n'échappait au gouvernement, quand il portait quelqu'intérêt. Par exemple, Jésus fait une cranerie : il va dans le parvis du temple, et il en chasse à coups de fouet ceux qui, de tems immémorial, y vendaient des animaux pour les sacrifices, et le gouvernement trouva cela très-mal, et fit arrêter Jésus peu de tems après, et le gouvernement ne sait pas qu'il fait du vin, qu'il guérit des possédés, qu'il ressuscite des morts, qu'une partie des habitans de la ville le suit dans le désert, et qu'il leur fait grande chère avec rien. Le gouvernement le fait mourir comme un homme ordinaire, et alors la terre tremble, le soleil s'éclipse, les morts sortent de leurs tombeaux, et le gouvernement ignore

cela, et aucun acte public n'en parle !

Et ce peuple, qui a laissé mourir celui qui l'avait étonné toute sa vie, qui a même demandé sa mort, n'est pas converti par le bouleversement général de la nature. Le seul miracle que Jésus dut faire est précisément celui qu'il ne fait point; et de quoi eût servi que les Juifs fussent convaincus de sa divinité, puisqu'il n'était pas venu pour abolir la loi, mais pour l'accomplir.

Et Dieu se fâche contre son peuple, parce qu'il a fait mourir son fils, et il était convenu qu'il mourrait. Etait-ce en Judée qu'il fallait qu'il naquît, si ses juges devaient être coupables d'un crime que les deux Dieux avaient combiné dans leur sagesse ? Que n'allait-il naître

chez un peuple réprouvé, dont un crime de plus n'eût rien ajouté à la colère du Seigneur, parce que sa colère est sans bornes. Galimathias, galimathias.

CHAPITRE V.

Je voudrais bien savoir ce que Jésus eût fait si les Juifs ne l'eussent pas fait mourir : il serait mort ailleurs, et le peuple chéri ne se serait pas irrévocablement brouillé avec Dieu le père; à la bonne heure.

Mais de quelle utilité eût-il été au peuple chéri de croire à la divinité de Jésus-Christ? Quels avantages nouveaux leur apportait le messie? Aucun. Qu'ont-ils perdu en le crucifiant? Rien que sa bienveillance, et on se console de ces pertes-là, quand il n'en résulte aucun dommage pour l'avenir. Or, les Juifs ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme; Moyse, inspiré par le Seigneur, n'avait nulle

idée de dogme : il ne promet rien que de temporel.

Si vous obéissez, dit-il, vous aurez de la pluie au printems, et en automne du froment, de l'huile, du vin, afin que vous mangiez et que vous soyez soûls.

Si vous ne gardez pas les ordonnances, vous éprouverez la famine, la pauvreté; vous mourrez de misère, de froid, de pauvreté, de fièvre..... vous aurez la rogne, la gale, la fistule; vous aurez des ulcères dans les genoux et dans le gras des jambes... et vous mangerez le fruit de votre ventre et la chair de vos fils et de vos filles, etc.

J'espère bien que mon confesseur ne prétendra pas qu'il soit question ici du Paradis et de l'Enfer. Je lui demanderai pourquoi mon âme étant

immortelle, à ce qu'il dit, Dieu n'en sait rien, ou s'il le sait, pourquoi il ne l'a pas révélé à Moyse : une chose de cette importance valait bien la peine qu'on en parlât.

Je lui demanderai pourquoi, si l'âme est immatérielle et immortelle, il est dit dans la *Genèse :* Dieu souffla au visage de l'homme un souffle de vie, et il devint une âme vivante. L'âme n'est donc que la vie.

Je lui demanderai pourquoi les chrétiens ont été de cette opinion pendant cinq cents ans. Il me répondra que cela n'est pas vrai, et je lui citerai Tertullien, qui dit : *De animâ, cap.* VIII, *corporalitas animæ in ipso Evangelio relucescit.* La corporalité de l'âme éclate dans l'évangile.

Je lui citerai Saint-Hilaire, *de Math.* p. 633, qui dit : Il n'est rien de créé qui ne soit corporel, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni parmi les visibles, ni parmi les invisibles. Tout est formé d'élémens, et les âmes, soit qu'elles habitent un corps, soit qu'elles en sortent, ont toujours une substance corporelle.

Je lui citerai Saint-Ambroise, qui dit au sixième siècle : Nous ne connaissons rien que de matériel, excepté la très-sainte Trinité. Sur *Abraham. liv.* II, *chap.* VIII.

Il est donc clair qu'en effet Jésus ne voulait rien changer; il est démontré qu'il ne nous a promis aucun bien nouveau. Que diable venait-il donc faire, et quel mal réel se sont fait les Juifs en refusant de croire les prodiges qu'ils voyaient, et en ne croyant point à sa divinité?

Ah! dit mon confesseur, Jésus ne nous a promis aucun bien nouveau? Il n'a pas dit : Mon royaume n'est pas de ce monde? Il n'a pas dit au bon larron : Ce soir vous serez avec moi en Paradis? Ce n'est pas là annoncer la spiritualité, l'immortalité de l'âme? Non, docteur, cela ne veut rien dire, parce que Jésus n'a pas dit cela. Tertullien, Saint-Hilaire, Saint-Ambroise en eussent su quelque chose, et votre objection prouve seulement que les Evangiles restant sont apocryphes, inconnus, inconnus, vous dis-je, jusqu'à Saint-Irénée; il est le premier qui en parle, et je vous défie de me convaincre que j'en aie menti.

Je conviens bien qu'au sixième siècle, où on avait beaucoup travaillé à l'habit d'arlequin, on commençait à finasser sur l'âme. Saint-

Ambroise, qui admet les âmes corporelles, Saint-Hilaire, qui pense comme lui, font cependant ces âmes immortelles. Pourquoi ce privilège d'un de mes corps sur l'autre ? Mon confesseur m'expliquera cela. Il est digne d'expliquer Saint-Hilaire.

Puisqu'on est convenu depuis, que nous avons une âme spirituelle et immortelle, mon confesseur me dira ce que c'est que cette âme, car il est très-obligeant, très-profond, et j'ai grand besoin d'être éclairé. Je vais trouver mon confesseur.

Je le joins au milieu d'une assemblée très-respectable, car elle est composée de docteurs savans comme lui. J'établis modestement ma question, et le plus vieux, comme le plus expérimenté, me répond :

L'âme est une émanation de Dieu même, c'est une partie du grand tout; elle est créée de toute éternité. Pardon, mon digne confrère, lui dit son voisin, l'âme est faite et non créée. Vous vous trompez, dit un troisième; Dieu forme les âmes à mesure qu'il en a besoin.

Elles arrivent au moment de la copulation, et se logent dans les animalcules séminaux.

Pas du tout, dit un autre, elles s'insinuent dans les trompes de fallope. Vous n'y êtes pas, reprend un petit docteur, en s'élevant sur la pointe des pieds; elle attend que le fœtus soit formé, et alors elle s'établit dans la glande pinéale: s'il arrive qu'il y ait faux germe, et retourne se réunir au grand tout, en attendant une nouvelle occasion.

« Hé! messieurs, ce n'est pas là

» ce que je vous demande. — Voilà
» pourtant tout ce que nous pouvons
» vous dire, et vous voyez bien que
» nous connaissons aussi parfaite-
» ment notre âme, que nous savons
» comment nous remuons notre petit
» doigt.

Je quittai mes docteurs, assez mécontent de ne pas savoir ce que c'est que mon âme, mais très-satisfait d'avoir des idées précises sur la manière dont ce que je ne connais pas s'est logé dans mon corps.

Cependant, comme mes docteurs n'étaient pas d'accord là-dessus, je jugeai à propos d'adopter le système le plus gai, parce que la gaîté me convient. D'ailleurs il est toujours bon de tenir à un parti, pour avoir le droit d'injurier les autres, si on ne peut leur faire pis. Le système donc que j'adoptai est celui qui fait

arriver les âmes au moment de la copulation. Je me représente une nuit de Paris seulement. Je vois le père commun des humains, l'œil fixé à sa voûte de cristal, car vous vous rappelez que les cieux sont de cristal ; je le vois embrassant tout Paris d'un coup-d'œil, et soufflant en souriant de petites âmes partout où il entend ha !.... ha !.... ha !...

Mais je fais une réflexion ; Dieu ne peut souffler des âmes dans les jeunes Chinoises, dans les jeunes Japonaises, dans les jolies Géorgiennes, parce qu'il les y soufflerait avec l'intention bien prononcée de les damner, ce qui serait traître à Dieu. Mais si tel est son bon plaisir, ce que je suis autorisé à croire d'après le passage, « il y en a beaucoup d'appelés et peu d'élus », je trouve mon

système très-consolidé, et j'en suis fort aise, car il est drôle.

Voyez comme un auteur méthodique s'écarte quelquefois de son sujet. Où nous a menés ce fol aveuglement des Juifs, qui n'ont pas senti, qui n'ont pas vu que Jésus était Dieu? « Mais, c'est qu'il ne l'est » pas, me dit brusquement mon rai» sonneur, c'est qu'il ne l'a jamais » été, c'est que l'on ne s'est avisé de » cette idée-là que long-tems après » sa mort. — Bah! lui fis-je. — C'est » comme cela, mon ami, écoutez» moi.

« Vous savez que les apôtres étant rassemblés un certain jour dans une maison écartée, ils entendirent un grand vent, et comme un grand vent annonce toujours quelque chose de merveilleux, ils se mirent aussitôt en prières, et en effet le grand

vent leur apportait le Saint-Esprit, qui se reposa sur eux en autant de langues de feu.

Le fait est sûr, car il est consigné dans les *Actes des Apôtres*, et ce qui est dans les Actes des Apôtres est d'une vérité incontestable, parce que les premiers pères de l'église ne citent aucun passage des Actes des Apôtres, ni des quatre Evangiles; ce qui prouve qu'ils les connaissaient parfaitement. »

Revenons. Voilà les apôtres qui ont reçu le Saint-Esprit, voilà le Saint-Esprit qui les conduit, les inspire, et voilà le Saint-Esprit qui ne croit pas non plus à la divinité de Jésus.

Il fait dire à Saint Paul, bien plus savant que ses confrères, pauvres diables qu'il menait par le nez, il lui fait dire, *chap* V, *Ep. aux Romains*.

Le don de Dieu s'est répandu sur

nous par la grâce donnée à un seul homme, qui est Jésus-Christ.

A un seul homme, entendez-vous?

Saint Paul dit *ch.* VIII : Nous, les héritiers de Dieu, et les cohéritiers du Christ.

Et ce passage de son *Epître aux Philippiens* : Croyez mutullement par humilité, que les autres vous sont supérieurs; ayez les mêmes sentimens que Jésus-Christ, qui étant dans l'empreinte de Dieu, n'a point cru sa proie de s'égaler à Dieu.

Origène, dans son *Commentaire de Jean*, s'exprime précisément comme saint Paul :

La grandeur de Jésus, dit-il, a plus éclaté quand il s'est humilié, que s'il eût fait sa proie d'être égal à Dieu; ce qui ne veut pas dire, comme le prétendent certains docteurs, imitez

Jésus, qui n'a pas cru que c'était une proie, une usurpation de s'égaler à Dieu.

Et ces deux passages du même apôtre, bien plus remarquables encore.

Que le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ vous donne l'esprit de sagesse. *Aux Ephésiens*, *chap.* I

Vous avez rendu Jésus de peu inférieur aux anges, en le couronnant de gloire. *Aux Hébreux*, *chap.* II.

Croyez-vous qu'Eusèbe, évêque de Césarée, ne sût pas sa religion telle qu'elle était de son temps ? Voilà ce qu'il dit, *liv.* I, *chap.* II *de son Histoire ecclésiastique ;*

Il est absurde que la nature non engendrée, immuable du Dieu tout puissant, prenne la forme d'un homme.

Justin, *dans son Dialogue avec Triphon* : Tertullien, *dans son Dis-*

cours contre Praxeas, s'expriment de même.

Si votre confesseur rejette l'autorité d'Eusèbe, de Justin et de Tertullien, il faut qu'il se soumette à celle des apôtres : il faut ou que saint Paul ait raison, ou que le Saint-Esprit se soit trompé, ou qu'il ait trompé saint Paul. Dites à votre confesseur de choisir.

Parbleu ! mon cher, puisque nous prouvons que Jésus n'était pas Dieu, qu'il ne le croyait pas, que ses apôtres ne le croyaient pas, que leurs successeurs immédiats ne l'ont pas cru, que le Saint-Esprit ne le croyait pas alors, nous pouvons, sans trop nous écarter, examiner à quelle époque il plut au Saint-Esprit de changer d'avis.

Ce fut trois cent vingt-cinq ans après la mort de Jésus-Christ, que

Constantin jugea à propos d'assembler à Nicée un concile composé de deux cent quarante-sept évêques, vous savez que les évêques assemblés en concile, sont inspirés de droit par le Saint-Esprit, en leur qualité de successeurs des apôtres.

Le Saint-Esprit inspira à dix-huit de ces évêques, que Jésus n'était pas Dieu, et ils se fondaient sur ces paroles du Christ : Mon père est plus grand que moi. Il inspira à deux cent quatre-vingt-dix-neuf évêques que Jésus était Dieu, et ils se fondaient sur ces paroles : Mon père et moi, nous sommes la même chose. Le Saint-Esprit se répliquait à lui-même : Cela veut dire, mon père et moi, nous avons le même dessein, la même volonté ; et cette interprétation s'accorde parfaitement avec ces paroles, mon père est

plus grand que moi. Le Saint-Esprit, sans avoir égard à sa replique, qui n'était pas bête, souffla aux deux cent quatre-vingt-dix-neuf de proclamer Jésus Dieu. Depuis ce tems-là, c'est toujours l'intérêt du plus grand nombre qui, dans les grandes assemblées, forme une majorité. Il est en effet plus beau d'être les interprètes d'un Dieu, que d'un homme.

En 359, il y eut encore un grand concile assemblé à Rimini et à Séleucie; quatre cents évêques à Rimini, et deux cents à Séleucie. Le Saint-Esprit présidait des deux côtés, et comme il tient de la nature de Dieu le père, qui ne sait jamais ce qu'il veut, le Saint-Esprit défit à ce concile ce qu'il avait fait trente-quatre ans auparavant. Il dépouilla Jésus de sa divinité, et on en revint au sentiment de saint Paul.

Le Saint-Esprit, qui n'est pas long-temps du même avis, en changea encore au concile de Constantinople, convoqué en 381. A celui-ci le Saint-Esprit s'anathématisa lui-même, en inspirant aux pères d'anathématiser le concile de Rimini. Jésus fut rétabli dans tous les droits de la divinité, et il les a conservés depuis. Si le cher homme revenait au monde, il serait bien étonné.

Ce n'était rien que d'avoir fait Jésus Dieu, si on n'arrangeait sa nature divine avec sa nature humaine. Au second concile d'Ephèse, en 449, le Saint-Esprit fit une école, il décida que Jésus n'avait qu'une nature, ce qui est impossible, puisqu'il est Dieu, et que nous lui connaissons une nature humaine. Il est vrai que l'opinion du Saint-Esprit éprouva quelques contra-

dictions; mais il inspira aux pères de se battre à coups de bâton; et il ramena les mutins à son avis.

Le Saint-Esprit ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait fait une sottise; et deux ans après, au concile de Calcédoine, en 451, il défit ce qu'il avait fait deux ans avant. Il fut démontré que Jésus a deux natures.

Plus le Saint-Esprit opérait, et moins il s'entendait lui-même. Après avoir donné deux natures à Jésus, il ne savait plus si Dieu homme devait avoir une volonté, ou deux volontés. Deux volontés à la fois lui paraissaient bien fort. Une seule volonté lui paraissait bien simple; et comme on gagne toujours en métaphysique, à embrouiller les affaires, le Saint-Esprit trouva très-bon, au concile de Constantinople, en 680, de donner à Jésus deux volontés.

Je ne sais pourquoi il ne souffla point aux pères de faire un mystère de ces deux volontés, car un être qui à la fois veut et ne veut pas, est tout aussi difficile à comprendre que bien d'autres choses.

Nous avons vu quand, comment, et par quel motif on fit un Dieu de celui que ses apôtres regardaient comme un homme, et ils devaient en savoir quelque chose. Examinons ce qu'était le christianisme à sa naissance.

Une secte juive, pas autre chose, et prouvons.

Dans les premières années de la mort de Jésus, les Juifs étaient divisés en dix sectes, car on dispute toujours sur ce qu'on n'entend pas. Ces sectes étaient les Pharisiens, les Saducéens, les Esséniens, Judaïtes,

les Thérapeutes, les Récabites, les Hérodiens, les disciples de Jean et les disciples de Christ.

Les disciples de Christ étaient tellement juifs, que saint Paul circoncit son disciple Timothée dans la ville de Listre. Il dit, *chap.* 2, *Ep. aux Romains*: la circoncision est utile, si vous observez la loi. Si vous la violez, votre circoncision devient prépuce... Le vrai juif est celui qui est juif intérieurement. Voilà du positif, mon cher abbé.

L'apôtre Jacques dit à Paul, *chapitre* 21 *des Actes des Apôtres*: prenez-les avec vous, purifiez-vous, et que tout le monde sache que ce qu'on dit de vous est faux, et que vous continuez à garder la loi de Moyse.

Paul dit à Festus ces propres mots, *chap.* 25 *des Actes*: Je n'ai

péché ni contre la loi juive, ni contre le temple. Qu'en dites-vous, l'abbé?

Puisque vous êtes juifs, pourquoi persécutez-vous les juifs? pourquoi les brûlez-vous en Espagne? pourquoi, puisque vous les brûlez, vous assemblez-vous tous les dimanches pour chanter leurs psaumes, leurs prophéties, leurs cantiques, traduits en mauvais latin, pour la commodité de ceux qui n'entendent pas l'hébreu, traduits en français pour la commodité de ceux qui n'entendent pas le latin? Quand les traduira-t-on dans la langue de la raison pour la commodité de ceux qui n'aiment pas les inepties?

« Mais, monsieur, vous niez l'au-» thenticité de nos livres, et vous » nous les opposez sans cesse — Que » voulez-vous que je vous oppose,

» mon cher abbé? vous avez de mau-
» vaises armes, j'en conviens; mais ce
» sont les seules que je puisse tourner
» contre vous. Je poursuis:»

Les douze premiers membres de cette secte juive venaient de recevoir le Saint-Esprit, ainsi que nous l'avons vu plus haut, et dès leur première assemblée, saint Pierre se querelle avec saint Paul, pour savoir s'il faut observer les rites juifs, ou les abandonner.

Peu après, autre querelle à Antioche entre Pierre, Jacques et Jean d'une part, et Paul de l'autre, pour savoir si on pouvait manger ou non des viandes étouffées, de la chair des animaux qui ont le pied fendu, et qui ruminent. Querelle qui prouve qu'ils étaient encore juifs, querelle qui prouve aussi que déjà ils ne s'entendaient pas. Le saint-

Esprit aimait-il le grabuge dans ce temps-là, comme dans celui des conciles. Si tel était son goût, il fut servi à souhait, car dans le premier siècle du christianisme, quarante ans après que les chrétiens se furent totalement séparés des juifs, on comptait plus de cinquante petites sectes qui ne s'accordaient pas plus que saint Pierre et saint Paul : les Nazaréens, les Galiléens, les Bazilidiens, les Cérinthiens, les Sociniens n'existaient plus. A ceux-là en ont succédé d'autres d'année en année, et de siècle en siècle. Dans tous les temps, on voit les membres de l'Eglise de Dieu, disposés à s'arracher les yeux.

Une des plus anciennes de toutes ces sectes, est celle des Cérinthiens. Ils soutenaient que Jésus n'était pas mort; et que Simon le Cinéréen avait

été sacrifié en sa place. *Ephiphan. Hœr. chap.* 28. Voilà, dès le berceau de l'Eglise, des chrétiens qui nient la mort, et par conséquent la ressurrection de Jésus-Christ. Quant à la conséquence, je suis très-Cérinthien.

Les Sociniens refusèrent constamment de reconnaître la divinité de Jésus, et ils donnaient leurs preuves; car il n'est pas de secte qui n'ait ses preuves incontestables. Ils citaient celles que j'ai tirées de saint Paul, d'Eusèbe, de Justin et de Tertullien. Il était difficile de leur répondre; aussi persévérèrent-ils dans leur abominable hérésie, malgré la décision du concile de Nicée.

Une secte qui vint ensuite, et qui jouit d'une grande réputation, est celle des Gnostiques. Saint Clément d'Alexandrie, dit, *liv.* 1, *nº.* 7 *de ses*

Stromates : Heureux ceux qui sont entrés dans la sainteté gnostique !

Saint Epiphane, dans son livre *contre les Hérésies*, tome II, liv. 1, peint ces Gnostiques sous des couleurs tout-à-fait différentes.

Les chrétiens et les chrétiennes de cette secte se baisaient, dit-il, à la bouche en faisant l'*agape*.

Or, vous saurez qu'*agape* veut dire repos d'amour.

C'est de toutes les coutumes de la primitive Eglise, celle qui s'est le plus religieusement conservée.

Il y a tous les soirs à Paris deux ou trois mille jeunes gens qui font l'*agape* avec leurs sœurs en Christ.

Quoique ces jeunes gens soient aussi innocens que les Gnostiques, que saint Clément trouvait si saints, les rigoristes s'élèvent contr'eux, comme saint Epiphane, Pétrone et d'autres, s'élevèrent

contre le doux baiser de l'*agape*. On ne sait comment faire pour être agréable à tout le monde.

Comme l'esprit de parti ne s'arrête jamais, qu'il ne soupçonne pas même qu'il puisse se fixer des bornes, saint Epiphane accuse les Gnostiques de se chatouiller les uns les autres, hommes et femmes, de se donner ensuite des baisers impudiques; il ajoute que le mari présentait à sa femme un jeune initié, et qu'il lui disait : Fais l'*agape* avec mon frère.

Et à propos de cela, saint Epiphane entre dans des détails auprès desquels les poésies d'Ezéchiel et le cantique des cantiques ne sont que des bagatelles.

Je ne les traduirai pas; mais vous les lirez dans l'original, si *Justine* ne vous a pas révolté.

Il faut pourtant opter entre le témoi-

gnage de saint Clément et celui de saint Epiphane.

Je crois que saint Epiphane est un menteur, et ce n'est pas le seul saint qui ait menti.

C'est un menteur, parce qu'il est impossible qu'il existe une secte dont le principe le plus sacré soit l'impudicité : par tout on aime le plaisir ; nulle part on ne prostitue publiquement sa fille, sa femme, sa maîtresse.

Il se serait trouvé quelque papa, quelque mari, quelqu'amant, à qui ces étranges libertés auraient déplu, et qui eussent dénoncé les Gnostiques au gouvernement, lequel en eût fait justice.

Ainsi les Templiers furent accusés d'un autre genre de dissolution, qui ne fut pas plus prouvé que celle des Gnostiques.

Ils étaient riches, ils avaient des ennemis; ils étaient faibles, on les brûla.

Ainsi *on battit monnaie à la place de la Révolution*, sans imputer d'autre crime à ceux qu'on massacrait, que de n'être pas de l'opinion dominante. On n'a pas même besoin de prétexte, quand on est le plus fort. Le supplice des Templiers fut sanctionné par un pape; celui des derniers le fut par le silence d'un peuple hébêté.

Je ne finirais pas, si je rapportais les infamies que se reprochaient les différentes sectes chrétiennes, qui toutes se disaient orthodoxes: je ne fais pas un supplément au *Portier des Chartreux*.

Les sectateurs de toute religion naissante se cachent jusqu'à ce qu'ils soient assez nombreux pour en imposer et être tolérés.

Les disciples d'un Pierre, d'un Jean, d'un Jacques ne pouvaient être que des goujats de la lie du peuple, de ces gens que le ridicule écrase, ou que la force disperse : ils avaient un double intérêt à se cacher, aussi, selon Minutius Félix, ils célébraient leurs mystères la nuit, dans des caves, dans des maisons retirées.

On les laissait tranquilles, malgré les persécutions fabuleuses dont on fait tant de bruit aujourd'hui, et leur manie de fuir la lumière les fit nommer *Lucifugaces;* faible vengeance des partisans de la religion de l'empire dont ils méditaient la ruine.

Point de hiérarchie parmi eux. Saint Paul nous apprend, dans sa *première Epitre aux Corinthiens*, que les frères circoncis ou incirconcis étant assemblés, quand plusieurs prophètes voulaient parler, il fallait qu'il n'y en eût

que deux ou trois qui parlassent. Voilà la justification des Quakers, qui n'ont pas de prêtres, et qui ne s'en trouvent pas plus mal.

Jésus avait dit avant saint Paul : Il n'y aura, parmi vous, ni premier ni dernier.

Voilà pourquoi il y a un pape souverain, des prêtres allemands électeurs, des abbés ayant haute, basse et moyenne justice.

Ces premiers chrétiens, si pauvres, avaient en horreur le luxe des temples païens, parce qu'ils ne pouvaient l'imiter, et parce qu'ils détestèrent toujours tout ce qui n'est pas eux : n'est-il pas vrai l'abbé?

Origène dit, n°. 347, que les chrétiens des deux premiers siècles avaient la plus forte aversion pour les temples, les autels, les simulacres, non qu'ils

ne pussent en bâtir, mais par l'effet de cette aversion.

Minutius Félix dit aux Romains, deux cents et quelques années après la mort de Jésus-Christ : Vous pensez que nous cachons ce que nous adorons, parce que nous n'avons ni temples, ni autels ; mais quel simulacre érigerons-nous à Dieu, puisque l'homme est lui-même le simulacre de Dieu ? Quel temple lui bâtirons-nous, quand le monde qui est son ouvrage, ne peut le contenir ?..... Ne vaut-il pas mieux lui consacrer un temple dans notre esprit et dans notre cœur.

Très-certainement, ce Minutius Félix avait de Dieu des idées grandes, sublimes, aussi n'en a-t-on pas fait un saint. Il faut, pour être canonisé, avoir été un idiot, ou avoir rendu des services éclatans à l'Eglise, c'est-à-dire, à ses ministres.

Vers le commencement du règne de Dioclétien, les chrétiens, plus riches, ne crièrent plus contre les temples avec le même acharnement; ils commencèrent à en bâtir: les nouveaux enrichis ne haïssent pas la représentation.

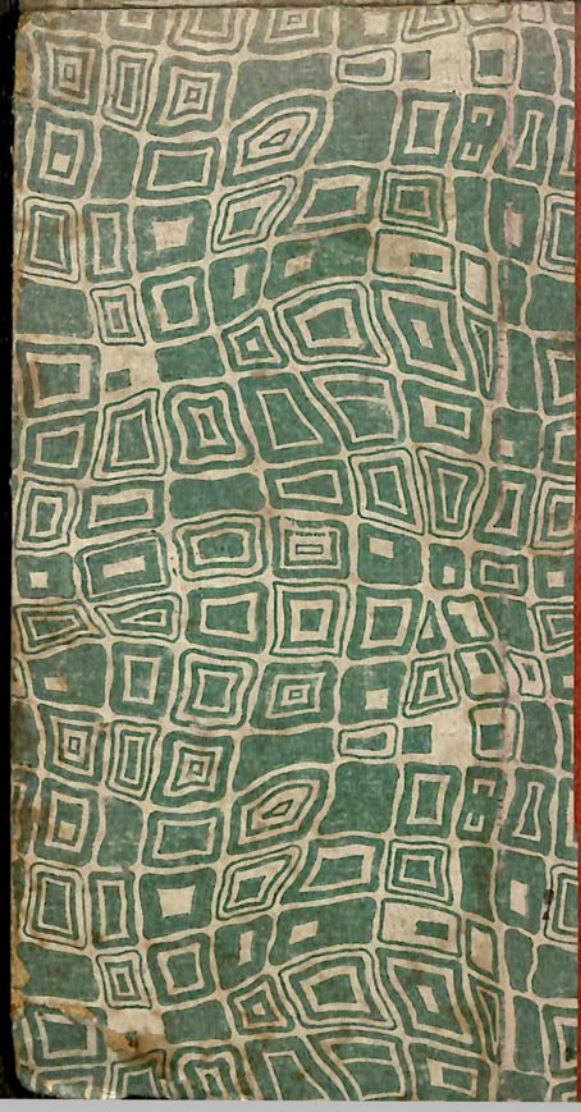
Ils n'en persistèrent pas moins dans leur haîne contre les cierges, l'encens, l'eau lustrale, les ornemens pontificaux, et tout ce qui tenait au paganisme; mais comme les prêtres savent qu'on prend les bonnes gens par les yeux, ils adoptèrent ces usages sous Constantin. Il y a encore loin de là à la messe. Ce qui est aujourd'hui la sainte messe, qu'on célèbre le matin à jeun, était lors de la primitive Eglise, la cène qu'on fesait le soir; et une bourgeoise de la rue Quincampoix, qui va dévotement assister à la consécration du pain et du vin, qu'on ne consacrait pas autrefois, ne doute point que la

messe n'ait été instituée par Jésus-Christ. Je voudrais qu'on me citât une cérémonie, un sacrement qui eût été seulement connu des apôtres.

On me dira que Jean baptisait, je le sais bien; mais je demanderai ce que c'était que ce baptême, et à quoi il servait? Etait-il utile à des hommes qui n'attendaient que des récompenses temporelles? Et que l'on croie fermement que Dieu punit la désobéissance du premier homme jusqu'à la quatrième génération, ou que l'on admette, d'après Ezéchiel, qu'il ne le punit pas du tout, il est constant que le péché originel, cette tache que nous apportons en naissant, et dont nous lave l'eau salée du baptême, n'est annoncé ni dans les livres juifs, ni dans les prophètes, ni dans les Evangiles, même dans ceux rejetés comme apocriphes, ni dans les premiers pères de l'Eglise.

Saint Augustin est le premier qui accrédita cette absurdité, et ses confrères le laissèrent dire. Ils trouvèrent bon de s'emparer de l'homme au moment de sa naissance, de le dominer pendant sa vie, et de le faire payer jusqu'après sa mort. Il est donc clair que le baptême de Jean ne pouvait être un sacrement : ni Jésus ni les Apôtres ne connaissaient même le mot de *sacrement*. Peut-être était-ce un usage de propreté consacré, comme les ablutions des Mahométans.

FIN DU TOME PREMIER.

00099918

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015